

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

Scènes de chasse au Canada

LE MONDE ILLUSTRÉ

17^e ANNÉE.—No 878

MONTREAL, 2 MARS 1901

5c LE No



SCÈNES DE CHASSE AU CANADA.—Type de chasseur.

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 2 MARS 1901

Publié par la Compagnie d'Imprimerie LE MONDE ILLUSTRÉ
42, Place Jacques-Cartier.

ABONNEMENTS :

UN AN, \$3.00 6 MOIS, \$1.50
4 MOIS, \$1.00 Payable d'avance

L'abonnement est considéré comme renouvelé, à moins d'avis contraire au moins 15 jours avant l'expiration, et ne cessera que sur un avis par écrit adressé au bureau même du journal. Il n'est pas donné suite à un ordre de discontinuer tant que les arrérages et l'année en cours ne sont pas payés.

ANNONCES :

1er insertion 10 cents la ligne
Insertions subséquentes 8 cents la ligne

Tarif spécial pour les annonces à terme.

NOTES DE LA DIRECTION

Nous publierons, la semaine prochaine, un nouveau choix d'anecdotes canadiennes très intéressantes. Les premières ont été fort appréciées et nous avons l'espérance que celles-ci le seront davantage. Prévenez vos amis.

Dans notre numéro du 9, nous publierons le résultat du concours des dames. Le nombre des réponses reçues est incroyable. Il dépasse le chiffre de 1400, aussi la besogne des premiers triages est-elle ardue.

Notre numéro du 16 mars sera tout un événement littéraire. Ayant adressé aux principaux membres de nos classes dirigeantes une lettre leur demandant leur opinion sur l'avenir de la race canadienne-française, nous avons reçu plusieurs jolis articles que nos lecteurs seront heureux de lire et de conserver, car ce numéro renfermera une véritable série de documents historiques.

Comprenons-nous bien.

Lorsque nous avons demandé à nos lecteurs de nous faire parvenir des anecdotes dans le genre de celles que nous avons publiées, nous entendions des anecdotes CANADIENNES et présentant une certaine valeur historique par le sujet, l'objet ou l'endroit, nous n'avons jamais supposé qu'on nous enverrait des anecdotes françaises, italiennes, allemandes, ou encore apocryphes.

De plus, il n'est pas nécessaire que vous les rédigiez vous-même. Si vous découvrez dans un ouvrage une anecdote du genre de celles que nous voulons, vous n'avez qu'à la copier, à nous envoyer le nom de l'auteur et l'ouvrage où vous l'avez extraite et si elle est acceptée vous avez droit à une prime. Plus vous en enverrez plus jolie sera la prime, évidemment.

Nouveau feuilleton

Notre feuilleton va bientôt finir. Encore un numéro, et le palpitant récit du *Drame de Rosemeur* sera terminé. Comme nous avons l'intention de ne pas négliger cette partie de notre journal, nous commencerons incessamment la publication d'un court roman :

UN HÉRITAGE DANS LES AIRS

Le titre dit toute l'attraction que présentera cette œuvre. L'action en est rapide, mouvementée, et nos lecteurs le liront avec plaisir. Ce feuilleton sera suivi d'un autre, dont nous ferons connaître le titre dans quelque temps et qui surpassera tout ce que nous avons publié jusqu'à ce jour.

FRANC-PARLER

LES COLÈRES DE CHAMBERLAIN

Certes, M. Chamberlain n'a pas la sobriété de langage d'un Salisbury !

Depuis qu'une majorité docile flatte avec amour son jingoisme, rien n'arrête son audace ni ses emportements. Ainsi, l'autre jour, en pleine Chambre des Communes, il a encore montré le poing à ses adversaires. Comme ceux-ci critiquaient sa politique exaltée, il leur a lancé l'épithète de "pro-Boers."

Une autre fois, pris d'un nouvel accès de colère, ne voilà-t-il pas qu'il interdit dans la colonie du Cap l'entrée de quatre journaux de Londres qu'on lit partout en Angleterre. Et les impérialistes enthousiasmés se frottent les mains de contentement...

C'est que, voyez-vous, à leurs yeux, M. Joe Chamberlain incarne Albion elle-même. Il est bien dans son rôle, d'ailleurs. Fils de boutiquier et boutiquier lui-même assez longtemps, il possède tout l'égoïsme d'esprit et l'arrogance chauvine que Napoléon a si justement flétris dans la nation.

Voyez-le se draper, à tout propos, dans son orgueil immense, entendez-le psalmodier, dans chaque discours, ce refrain provocateur, toujours le même : "NOUS qui sommes de sang anglais,"—"NOUS qui faisons partie du grand empire britannique"—"NOUS qui commandons à l'océan"—"NOUS qui sommes les représentants de la justice, de la liberté et de la civilisation dans le monde,"—"NOUS qui..."

Pour le ministre actuel des colonies, ne l'oublions pas, il n'y a au monde qu'une race réellement supérieure, qu'un pays vraiment grand, c'est la race anglo-saxonne, c'est la Grande-Bretagne. Aussi, quand un autre peuple—les petits surtout—ose revendiquer une place au soleil, le ministre perd subitement son calme britannique. Et les mots de traitres et de pro-Boers pleuvent dru de ses lèvres irritées.

Or, pendant que les colons révoltés de 1775 refoulaient les armées anglaises à Princeton et à Saratoga, lord Chatham s'écriait dans la Chambre des lords :

"Je me réjouis des défaites anglaises !"

Eh bien, M. Chamberlain, si, un siècle passé, c'était un honneur pour le grand Chatham, pour Fox et pour Burke de se proclamer pro-Américains, j'estime qu'il est aussi beau aujourd'hui, pour sir Edward Clarke, pour John Morley, pour Bryce, de sympathiser avec le droit contre la force impitoyable.

JEAN-BAPTISTE.

SCÈNES DE CHASSE D'HIVER AU CANADA

(Voir gravures)

Comme le dit, M. Puyjalon, "nous habitons un pays spécialement favorisé par saint Hubert." Aussi, les chasseurs ont-ils toujours été nombreux en ce pays. Est-il besoin de rappeler que nos ancêtres étaient presque tous trappeurs ? La chasse, cet exercice hygiénique et d'adresse convenait d'ailleurs à leur esprit nomade et hardi. C'est en chassant, c'est à la poursuite des gibiers de toutes espèces, qu'ils ont parcouru et découvert l'Amérique du Nord. Il n'est donc pas étonnant que nous ayons hérité de cette passion et que nous trouvions intéressant tout ce qui a rapport à cette vie pleine de charmes et d'aventures.

Cependant, si les scènes de chasse d'été ont leurs attraits, il nous semble que les scènes d'hiver sont beaucoup plus pittoresques. Les premières sont communes à plusieurs pays, on nous les a montrées maintes fois, tandis que les dernières sont particulières à notre zone, et pour cela, moins communes. Puis, les costumes, le paysage, les accessoires, tout concourent à leur donner un caractère ou un aspect de nouveauté et d'originalité qu'on ne trouve qu'ici.

Nos lecteurs nous sauront donc gré d'avoir réuni cette jolie collection pour leur agrément, en même temps que pour leur instruction, surtout, en ce mo-

ment, où notre législature va être appelée, sans doute, à légiférer pour empêcher le massacre de notre gibier, qui va bientôt disparaître, si l'on continue à l'abattre d'une façon aussi cruelle qu'on le fait depuis quelques années.

Ajoutons en terminant qu'il nous semble d'autant plus opportun que l'on mette un terme à cette destruction irraisonnée qu'elle a pour auteurs, la plupart du temps, des étrangers qui se moquent de nous et qui ne tuent que pour tuer sans bénéfices pour personne.

ZED.

NEIGE

La neige aux champs muets sème sa fine ouate :
Les brins calmes et mous au fond des sillons nus
Déposent sourdement des ferments inconnus
Par qui le germe neuf s'éveille, gonfle, éclate.

Après le Semeur blanc qui, du haut des nuées,
Fait sa tâche sans bruit, c'est le semeur humain
Dont le geste ample et sûr épanchera demain
La graine nourricière aux glèbes remuées.

Puis les jours passeront, tant que l'amas des herbes
Fera des champs féconds la joie et la splendeur
Et l'homme bénira la généreuse ardeur
Du soleil qui met l'or dans nos moissons superbes.

Mais l'Âpre Hiver, l'Hiver à la barbe gelée
Concourt aussi dans l'ombre à l'œuvre des blés mûrs...
—Et toujours tombe, tombe en flocons doux et purs,
Silencieusement la neige immaculée.

ACHILLE MILLIEN.

CELUI QUI VIENT DE PASSER

Kruger a traversé la France
Le front obstinément baissé
Cachant fièrement sa souffrance
Comme un pauvre lion blessé.

Il remarqua, morne et stoïque,
Vers lui tout un peuple accourir
Acclamant une République
Que l'Europe laissa mourir !

Sa République, enfant bénic
Dont il guida les pas tremblants !
Il a suivi son agonie
Le vieux grand-père à cheveux blancs !

Celle qui va porter en terre
Il l'entendit pleurer, râler
Sous les genoux de l'Angleterre
Qui mit deux ans à l'étrangler.

Il l'a vue aux grands jours épiques,
Lorsqu'avec Cronje elle lutta,
Rire les rires homériques
De Joubert, Dewet et Botha :

Il a dû compter les morsures
Du léopard ivre d'orgueil ;
Il a saigné par les blessures
Du vaillant Villebois-Mareuil !

... Aujourd'hui que, par tout l'Orange,
L'ennemi semble triomphant,
Il vient s'offrir pour qu'on l'échange
Contre le corps de son Enfant ?

Si bien qu'en le voyant paraître,
Les fils de Brennus le Gaulois
Ont, changeant le cri de l'ancêtre,
Dit "Gloire aux Vaincus" cette fois !

Gloire aux vaincus !... Plaignons les autres !
Oui, nous vous plaignons, ô vainqueurs
Les victoires comme les vôtres
Doivent laisser d'âpres rancœurs !

Sur les crimes et les mensonges
L'Histoire darde son soleil ;
Si vous avez eu de beaux songes
Vous aurez un triste réveil !

L'Histoire est là qui vous regarde
Et compte à voix basse, les morts :
Prenez garde, oh ! prenez bien garde !
La Coupe est pleine jusqu'aux bords...

Pour qu'elle déborde sur l'heure,
Il suffirait en vérité,
Des larmes d'un vieillard qui pleure
Sur une jeune Liberté !

THEODORE BOTREL.

SOUS L'ŒIL DU PUBLIC

Mlle FRANÇOISE

Mlle Barry, plus connue sous le nom de Françoise et autrefois attachée à la rédaction de la *Patrie*, vient de faire paraître un premier volume de ses jolies chroniques. On dit de plus qu'elle va publier pro-



Photo. Laprés & Lavergne

FRANÇOISE

chainement un journal pour les dames. Cette sympathique écrivain occupe une place à part dans notre littérature. Ses récits et nouvelles ont une note originale qu'aucun de nos littérateurs n'avait encore fait vibrer. Dans le journalisme, elle est la créatrice des pages féminines qui ont définitivement pris place dans tous les journaux. Nous lui souhaitons succès dans son entreprise.

L'HON. H.-B. RAINVILLE

Le nouveau président de l'Assemblée législative à Québec est un politicien d'une habileté reconnue. L'opinion générale est qu'il fera l'un des présidents les plus capables et les plus brillants qui aient occupé le fauteuil jusqu'à présent. Il a pour lui la sérénité, le savoir et l'esprit d'impartialité que réclame sa position et l'autorité que lui donne une longue pratique de la vie publique.

Mme Rainville saura seconder son époux en donnant aux attributions mondaines de la présidence un éclat que la vieille capitale saura apprécier.

M. CHARLES D'AMOUR

M. Chs D'Amour, marchand bien connu de cette ville, vient de mourir à l'âge peu avancé de quarante-quatre ans et sept mois. Il était né à Sainte-Philomène et était établi à Montréal depuis vingt-cinq ans.

Le défunt qui occupait une belle position dans le monde des affaires était aussi commandant du 76e régiment des Voltigeurs de Chateauguay.

Il laisse une femme et deux enfants. Nous offrons nos sincères condoléances à la famille éprouvée.

POUR LES PAUVRES

Mardi, 26 février, il y aura soirée de gala au Monument National. On ne doit pas douter qu'il y aura foule, car cette soirée est donnée pour venir en aide à une de nos grandes institutions de charité.

En effet elle est au bénéfice des asiles de nuits.

Une comédie canadienne sera jouée, comédie absolument inédite, écrite pour cette circonstance. Comme titre, elle porte le nom de *Mariage de Lucette*, elle a trois actes et promet d'être désopilante.

Le sujet en est très original et mérite d'être raconté :

M. Vadboncœur, riche industriel des Trois-Rivières, veut faire épouser sa fille Lucette à un jeune seigneur anglais, sir John of Kraukiltibury. Malheureuse-

ment pour lui, Lucette est mariée secrètement avec René Rivard, un jeune avocat qui a réussi à devenir secrétaire de M. Vadboncœur.

Nos amoureux, sachant fort bien que M. Vadboncœur prendrait fort mal, la nouvelle de cette union, décident de garder le silence, chose d'autant plus importante que Rivard étant sans fortune, ne pouvait faire vivre sa femme. Il faut donc que Lucette reste chez ses parents en attendant que son mari se trouve une situation.

La nouvelle du mariage avec sir John tombe comme une bombe. Lucette et Rivard croient devenir fous et ne savent comment se tirer de l'impasse difficile dans laquelle ils se trouvent.

De son côté M. Vadboncœur donne une grande soirée, dans le but d'annoncer à ses amis le prochain mariage de Lucette avec sir John. Et en plus, sa nomination comme candidat dans le comté de Saint-Maurice aux prochaines élections fédérales. Cette soirée forme le sujet du premier acte qui se termine par une démonstration populaire des électeurs trifluviens qui viennent acclamer leur candidat.

Rivard, désespéré, fait confidence à son ami, Georges Leblanc qui, pour le sauver, fait publier un article disant que sir John est déjà marié et père de quatorze enfants.

Vadboncœur, en lisant cet article, devient furieux, veut pulvériser sir John. Indécis cependant, il consulte Rivard qui lui conseille de le laisser lui, Rivard, prendre les renseignements auprès de sir John.



Photo. H. Dagenais

M. CHS.-A. D'AMOUR

C'est alors que Rivard montre le fameux article à sir John, qui ne peut en croire ses yeux. L'Anglais, presque fou de surprise, ne sait où donner de la tête, lorsque Rivard lui conseille d'aller trouver Mme Vadboncœur.

Cette respectable dame, encore sous l'influence de la surprise que lui a causé l'article, rencontre sir John. Alors a lieu entre les deux une scène du plus haut comique. Cependant, Mme Vadboncœur, voyant la sincérité du jeune anglais, se laisse toucher et lui promet de l'aider à se disculper. Reconnaisant, sir John tombe aux pieds de Mme Vadboncœur et la remercie chaleureusement. A ce même moment entre Vadboncœur avec quelques amis ; tous s'arrêtent stupéfaits.

—Le malheureux, s'écrie Vadboncœur, non seulement il me veut prendre ma fille, mais je le retrouve encore aux pieds de ma femme.

Vadboncœur ne veut pas en rester là et, se rendant au journal, il demande d'où vient le fameux article, *Les Lords en Voyage*. On lui répond que cet article a été envoyé du bureau de télégraphe et que là seulement on pourra avoir les renseignements.

—Au télégraphe ! s'écrie Vadboncœur.

Et, suivi de ses amis, il se rend à la gare du Pacifique.

De son côté, Rivard, voyant que la situation est

insoutenable, conseille à Lucette de fuir. Tous deux aidés de Leblanc, se rendent à la gare pour prendre le train en destination d'Ottawa.

Nous voici donc à la gare du Pacifique dans la grande salle d'attente, au milieu de la foule des voyageurs et des employés. Lucette, Rivard et Leblanc sont à peine arrivés qu'un gamin leur annonce que M. Vadboncœur se dirige vers eux. Gervais, le télégraphiste, ami de Leblanc, les fait se cacher dans le *bagage-room*.

Au même instant entre Vadboncœur et ses amis ; alors se passe une scène typique dite " la scène du télégraphe " c'est une des plus belles de la pièce, puis celle entre M. et Mme Vadboncœur.

Malheureusement, Rivard, chargé par Vadboncœur de le représenter à la mise en nomination des candidats, est absent et Leblanc muni de procuration donne comme candidat le nom de Rivard. Celui-ci n'ayant pas d'opposition se trouve élu par acclamation.

Vadboncœur crie bien un peu mais fini par pardonner.

Sir John reçoit une dépêche lui disant qu'il hérite en Angleterre d'une fortune colossale.

Enfin la pièce se termine au milieu d'un brouhaha indescriptible dans lequel figureront au-delà de cent personnes, un garde militaire et un corps de musique.

Cette comédie est sous la direction artistique de Mme J. Bennati. Parmi les acteurs, citons : MM. R. Duhamel, Doré, Jules Jéhin, A. del Vecchio, A. Leymarie, Emmanuel, de Bellefeuille, Marchand, Lantôt, Trouillard, etc., etc. Mlle Bianca Lyons, Mme Chapdelaine, Mlle Bennati, Mme Trouillard, etc, etc.

Espérons que cette œuvre sera un succès.

Pourquoi pas ?

CARITAS.

HISTOIRE DE L'ENSEIGNEMENT

Mon père—dit dans ses *Mémoires* Benjamin Constant, célèbre publiciste et orateur français—n'était pas partisan de l'éducation donnée dans les collèges. Il voulut me faire élever chez lui par des professeurs spéciaux.

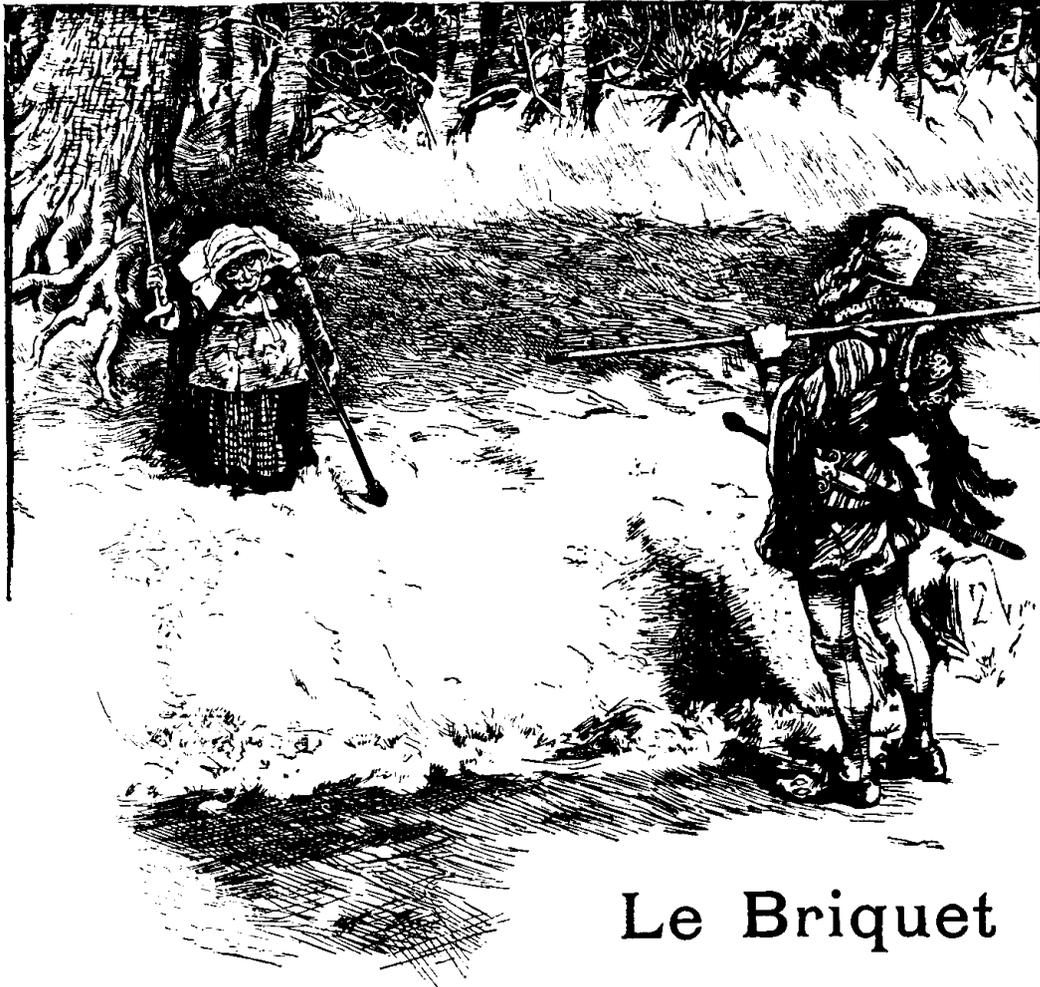
L'un d'eux eut l'heureuse idée de me faire inventer le grec pour me l'apprendre. Il me proposa d'inventer à nous deux une langue qui ne serait connue que de nous, et qui nous permettrait de nous entretenir, sans que personne comprît ce que nous disions. Je me passionnai aussitôt pour cette idée originale. Nous formâmes d'abord un alphabet, qu'il fit, bien entendu avec les lettres grecques, puis nous commencâmes un dictionnaire dans lequel chaque mot français était traité par un mot grec. Tout cela se gravait merveil-



L'HON. M. RAINVILLE

lusement dans ma mémoire, parce que je m'en croyais l'inventeur. Je savais déjà une foule de mots grecs et je m'occupais de donner des lois à ces vocables que je pensais avoir créés ; c'est-à-dire que j'apprenais la grammaire grecque sans m'en douter.

ROQUELAURE.



Le Briquet

Un soldat marchait sur la grand'route ; une, deux ! une, deux ! Il avait le sac au dos et le sabre au côté, car il revenait de la guerre et rentrait dans ses foyers.

Il rencontra sur son chemin une vieille sorcière.

Elle était vraiment horrible ; sa lèvre inférieure lui tombait jusque sur la poitrine.

—Bonsoir, soldat ! dit-elle. Quel beau sabre, et quelle grande hallebarde tu portes là ! Veux-tu que je te donne autant d'argent que tu en voudras ?

—Merci, la mère, dit le soldat.

—Tu vois ce grand arbre ? Il est creux à l'intérieur. Grimpe jusqu'au faite. Tu y trouveras un trou, et, en t'y laissant glisser, tu descendras jusqu'en bas. Je vais t'attacher cette corde autour du corps pour te remonter quand tu m'appelleras.

—Que ferai-je au fond de cet arbre ? dit le soldat.

—Tu y prendras de l'argent, dit la sorcière. Sache que, lorsque tu seras au fond de l'arbre, tu trouveras une grande avenue bien éclairée, car il y brûle plus de cent lampes. Tu verras aussi trois portes que tu ouvriras ; les clés sont sur les serrures. Si tu pénètres dans la première chambre, tu verras par terre une grande caisse, et un chien assis dessus. Il a deux yeux de la grosseur d'une tasse à thé, mais ne t'en effraie pas. Tiens ! prends mon tablier à carreaux bleus. Tu l'étendras sur le sol. Marche ensuite droit au chien, saisis-le, ouvre la caisse et prends autant de shillings qu'il te plaira. Ils sont en cuivre, mais si tu préfères l'argent, passe dans la salle voisine. Là se trouve un chien qui a des yeux grands comme des roues de moulin ; mais ne t'en inquiète pas ; saisis-le avec ton tablier, et prends de l'argent. Si c'est de l'or que tu veux, tu peux en avoir, et autant que tu pourras en porter, si tu passes dans la troisième chambre. Mais le chien qui se tient sur la caisse aux écus a deux yeux gros comme des tours rondes. Ah ! pour un chien, c'en est un ! N'aie pas peur. Saisis-le avec ton tablier ; il ne pourra rien faire, et tu prendras dans la caisse de l'or à ta guise.

—Tout ça n'est pas trop bête, dit le soldat. Mais que te donnerais-je en retour, la mère ? Car je suppose que tu vas me demander quelque chose ?

—Mais non, dit-elle. Je veux seulement que tu me rapportes un briquet oublié là-dedans par ma grand'mère la dernière fois qu'elle y descendit.

—Eh bien ! dit le soldat, attache-moi la corde autour du corps.

—La voici, dit la vieille, et voilà mon tablier à carreaux bleus.

Le soldat grimpa sur l'arbre, se laissa glisser à l'intérieur du tronc et arriva à une grande avenue où brillaient des centaines de lampes.

Il ouvrit la première porte. Heu ! Il y avait là le chien aux yeux grands comme des tasses à thé, qui le regardait fixement.

—Tiens, beau diable ! dit le soldat en le couvrant du tablier de la sorcière ; et il prit autant de shillings de cuivre que son sac pouvait en contenir ; après quoi il ferma bien soigneusement la caisse, remit le chien à la même place et passa dans la seconde salle.

Là se trouvait le second chien, aux yeux grands comme des roues de moulin.

—Pourquoi me regarder si fixement ? dit le soldat. Tu te feras mal aux yeux !

Il jeta le tablier de la sorcière sur le chien, puis, voyant la caisse pleine de monnaie d'argent, il se débarrassa de tous les shillings de cuivre qu'il avait pris, et rempli d'argent ses poches et son sac.

Il pénétra alors dans la troisième chambre. Horreur ! Le chien aux yeux gros comme des tours était vraiment là, et ces yeux tournaient comme des roues dans leurs orbites.

—Bonsoir, dit le soldat, qui mit la main à son bonnet.

Il n'avait jamais vu pareil chien. Mais, après l'avoir un peu regardé : "En voilà assez," pensa-t-il ; et il le couvrit de son tablier. Ensuite il ouvrit la caisse. Dieu ! que d'or ! Il y avait là de quoi acheter tout Copenhague, toutes les sucreries des vieilles marchandes, tous les soldats de plomb, toutes les toupies du monde !

Le soldat jeta toutes les pièces d'argent dont il avait rempli ses poches et son sac, et prit de l'or à la place. Il en mit dans sa toque et dans ses chausses. Il ne pouvait presque plus marcher.

Il replaça le chien sur la caisse, ferma la porte et appela la sorcière.

—Remonte-moi ! cria-t-il.

—As-tu pris le briquet ? dit-elle.

—Tiens, dit le soldat. Je l'avais, ma foi ! oublié.

Il revint sur ses pas pour le prendre. Puis la sorcière le remonta et il se retrouva sur la grand'route.

—Que veux-tu faire de ce briquet ? demanda-t-il.

—Cela ne te regarde pas, répondit-elle. Tu as reçu l'argent. Donne-moi le briquet.

—Non ! dit le soldat. Dis-moi tout de suite ce que tu veux en faire, ou je tire mon sabre et je te tranche la tête.

—Non, répondit la sorcière.

Alors le soldat lui coupa la tête. Puis, reprenant le tablier, il y mit tout son argent, le plaça comme un paquet sur son dos, cacha le briquet dans sa poche et s'en fut à la ville.

C'était une belle ville. Il descendit dans le meilleur hôtel, demanda la meilleure chambre et le meilleur repas. Il pouvait se le permettre maintenant qu'il était riche.

Le garçon qui eut à cirer ses bottes trouva qu'elles étaient bien usées pour un richard pareil. C'est qu'il n'avait pas encore eu le temps d'en acheter de nouvelles. Mais le lendemain il en avait d'autres toutes neuves, et des habits magnifiques. Notre soldat était devenu homme d'importance. On lui raconta ce qu'il y avait à voir dans la ville, on lui parla du roi et de la charmante princesse, sa fille.

—Peut-on la voir ? demanda-t-il.

—C'est impossible, lui dit-on. Elle demeure dans un château fort, entouré de murs et de tours. Personne, sauf le roi, ne peut aller la voir, car une prédiction veut qu'elle épouse un simple soldat, et le roi ne le saurait souffrir.

—Si je pouvais la voir ! pensait-il ; mais le moyen ?

Il mena vie joyeuse, courut les théâtres se montra en calèche au Jardin royal. Il donnait beaucoup aux pauvres, se souvenant des années malheureuses où lui-même n'avait pas un shilling. Aujourd'hui il était riche, bien vêtu, avait de nombreux amis, au dire desquels il était un parfait cavalier. Cela le flattait.

Mais vint un jour où, à force de toujours donner sans jamais rien recevoir, il ne lui resta plus que deux shillings. Il dut quitter ses beaux appartements, prendre une toute petite chambre sous les toits, brosser lui-même ses bottes et recoudre ses boutons. Aucun de ses amis ne vint le voir : il y avait aussi par trop d'étages à monter.

Par une soirée très sombre (il ne pouvait plus s'acheter de chandelle), il se souvint qu'il avait encore le petit briquet qu'il avait pris au fond de l'arbre. Il prit l'instrument et tira la mèche ; mais au moment où les étincelles jaillissaient de la pierre à fusil, la porte s'ouvrit et le chien qui avait les yeux grands comme des tasses à thé entra et dit

—Que me veux-tu ?

—Qu'est-ce là ? dit le soldat. Le merveilleux briquet ! Puis-je donc obtenir ce que je veux ? Eh bien, donne-moi de l'argent !

En un clin d'œil, le chien était parti et revenu, tenant dans sa gueule une grosse bourse pleine de shillings.

Le soldat connaissait maintenant la vertu de son briquet. S'il le battait une fois, aussitôt venait le chien qui était assis sur la boîte de shillings ; deux fois, c'était le chien aux pièces d'argent ; trois fois, c'était le chien aux écus d'or.

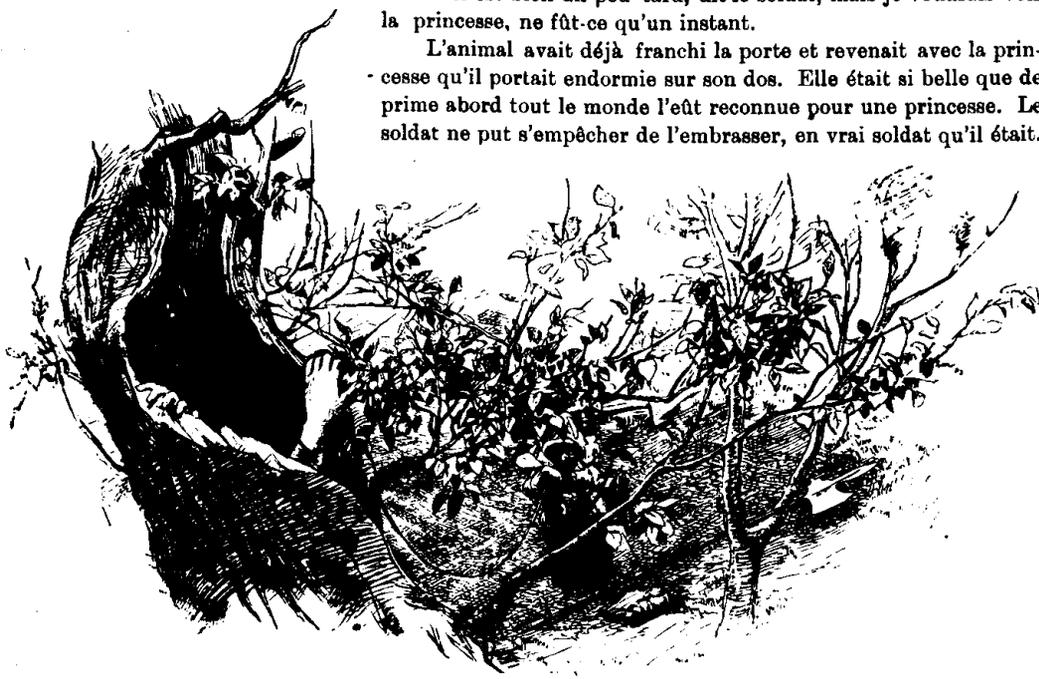
Notre homme rentra dans ses beaux appartements et reprit de riches habits. Il retrouva tous ses amis, qui protestèrent de leur affection pour lui.

—Il est bien étrange, se dit-il un jour, qu'on ne puisse voir la fameuse princesse. Elle est si jolie, à ce qu'ils racontent tous. Mais à quoi lui sert sa beauté, si elle reste enfermée dans son château ? Ne pourrais-je la voir ? Où est mon briquet ?

Il le battit une fois. Crac ! Le chien aux yeux gros comme des tasses à thé était devant lui.

—Il est bien un peu tard, dit le soldat, mais je voudrais voir la princesse, ne fût-ce qu'un instant.

L'animal avait déjà franchi la porte et revenait avec la princesse qu'il portait endormie sur son dos. Elle était si belle que de prime abord tout le monde l'eût reconnue pour une princesse. Le soldat ne put s'empêcher de l'embrasser, en vrai soldat qu'il était.



Il descendit dans l'arbre

potence, gardée par une haie de soldats et entourée de centaines de milliers de spectateurs. Le roi et la reine étaient sur un trône magnifique. Mais, au moment où l'on allait lui mettre la corde au cou, il demanda à fumer une pipe de tabac, la dernière qu'il dût fumer en ce monde. C'était une faveur de bien peu d'importance.

Le roi ne voulut pas refuser. Le soldat prit son briquet et le battit une, deux, trois fois ! Aussitôt les trois chiens d'accourir, celui aux yeux gros comme des tasses de thé, celui aux yeux gros comme des roues de moulin, et celui aux yeux gros comme de grandes tours rondes.

—Empêchez que je ne sois pendu ! s'écria le soldat.

A l'instant, les chiens se jetèrent sur le bourreau et sur les gens de justice, les saisissant l'un par les jambes, l'autre par le nez, et les lançant en l'air de façon qu'ils retombaient se briser sur le pavé.

—Arrêtez ! s'écria le roi.

Mais le plus grand des chiens les saisit, lui et la reine, et les culbuta l'un par-dessus l'autre. Les soldats étaient épouvantés et le bon peuple s'écriait :

—Petit soldat, c'est toi qui seras notre roi et qui épouseras la jolie princesse !

On plaça le soldat dans le carrosse du roi et les trois chiens couraient alentour en aboyant joyeusement. Les gamins galopèrent derrière. Les soldats présentèrent les armes.

La princesse sortit de son château-fort et fut proclamée reine.

Les noces durèrent huit jours. Les chiens eurent leur place à table, naturellement. Il fallait les voir ouvrir de grands yeux !

Illustrations de Tegner.

ANDERSEN.

Nul n'a le droit de jouer avec sa santé. Chacun ne sait-il pas que les maux se transmettent à nos descendants, et qu'on peut devenir par vice, imprudence ou accident, une vraie source empoisonnée, capable d'infecter toute une suite de générations ?—GAUSSE RON.

Aussitôt le chien la remporta. Mais au matin, elle dit devant le roi et la reine, en prenant le thé, qu'elle avait fait un rêve étrange au sujet d'un chien et d'un soldat. Elle avait chevauché sur le chien et le soldat l'avait embrassée.

—L'aventure est bizarre ! dit la reine.

On décida qu'une des vieilles dames de la cour veillerait près du lit de la princesse la nuit suivante, pour voir si c'était bien un rêve.

Le soldat mourait d'envie de revoir la princesse ; pendant la nuit, le chien vint donc la prendre à nouveau ; mais la vieille dame de la cour mit ses pantoufles et le suivit par derrière. En le voyant entrer dans une grande maison, elle se dit : " Je sais maintenant où c'est." Avec un morceau de craie, elle fit une croix sur la porte, puis rentra se coucher. Le chien revint avec la princesse. Mais quand il s'aperçut qu'on avait marqué la maison du soldat, il prit un morceau de craie et fit une croix sur toutes les maisons de la ville. Comment la vieille dame pourrait-elle s'y reconnaître maintenant ?

De bon matin, le roi, la reine, la vieille dame et toute la cour voulurent voir où la princesse était allée.

—C'est ici ! dit le roi quand il vit la première porte marquée d'une croix.

—Non, cher ami, c'est là ? dit la reine qui aperçut une autre porte marquée aussi d'une croix.

—Mais en voici encore une, et puis une autre ! dirent les courtisans.

Il n'y avait aucune recherche à faire ; cela n'avancerait à rien.

La reine était une femme de sens. Elle prit ses grands ciseaux d'or et coupa un morceau dans une grande pièce de soie. Elle en fit un sachet qu'elle remplit de fine fleur de farine, et l'attacha au dos de la princesse. Puis elle fit un petit trou dans le sac, de façon que la farine tombât tout le long du chemin suivi par la princesse.

La nuit suivante, le chien revint, prit la princesse sur son dos et courut retrouver le soldat qui se désolait de ne pas être prince, pour pouvoir épouser sa bien-aimée.

Le chien ne remarqua pas que la farine tombait sur le chemin, depuis le château jusqu'à la fenêtre du soldat, sur laquelle il sauta, portant sur son dos la princesse.

Le lendemain matin, le roi et la reine virent où leur fille était allée ; on saisit le soldat, qui fut jeté dans un cachot.

Là, il s'assit. Comme il y faisait sombre et humide ! On lui avait dit :

—Demain, tu seras pendu !

Et il avait oublié chez lui son briquet !

Il voyait à travers les barreaux de sa cellule les habitants de la ville qui sortaient pour venir le voir

pendre. Il entendait les tambours et voyait défiler les soldats. Tout le monde courait. Un apprenti cordonnier, en tablier et en pantoufles, en perdit une en s'approchant du mur derrière lequel le soldat était assis et regardait à travers les barreaux de fer.

—Dis donc, mon ami, lui dit le soldat. Tu n'es pas si pressé ? On ne commencera pas sans moi. Veux-tu courir jusque chez moi me chercher mon briquet ! Je te donnerai quatre shillings. Mais prends tes jambes à ton cou !

Le jeune apprenti, qui ne demandait pas mieux que de gagner quatre shillings, courut chercher le briquet, le remit au soldat, et alors... Ecoutez bien maintenant !

A l'entrée de la ville on avait dressé une haute



Les trois chiens couraient.

Pages de l'étranger

L'ÉCOLE DU SUCCÈS

Jamais conseils plus ironiques n'ont été donnés avec plus grande apparence de franchise. Max Nordau est un ironiste à froid qui vous met mal à l'aise par sa science des hommes et des mœurs. Il manie le sarcasme d'une façon qui consterne et qui oblige à se demander s'il n'est pas sérieux.

Il y a dans notre vie intellectuelle une regrettable lacune qui, véritablement, ne devrait pas exister plus longtemps. Je rêve une école qui préparerait expressément rien qu'au succès, et ne feindrait pas de servir je ne sais quels idéals abstraits.

Si l'école du succès existait, le directeur de celle-ci devrait aiguïser en toute franchise par ce petit discours la conscience de chaque père qui voudrait lui confier un enfant : " Cher monsieur, sachez clairement avant tout ce que vous voulez. Si votre fils est destiné à passer sa vie dans un monde idéal où le mérite seul reçoit des couronnes, où la vertu modeste est recherchée et récompensée dans son coin, où la sottise, la vanité, la méchanceté sont inconnues, et où le bien et le beau dominant avec toute puissance ; ou si vous croyez que votre fils placera toujours l'estime de soi-même audessus des applaudissements de la foule, écoutera seulement sa conscience et nullement l'avis de la populace, se contentera de faire son devoir et d'être loué par son juge intérieur—alors il n'a rien à chercher chez moi. Alors vous ferez mieux de l'envoyer dans n'importe quelle autre école et de le faire élever d'après la routine. Alors, qu'il lise les poètes anciens et modernes, qu'il s'amuse avec les sciences et qu'il jure par la parole du maître. Mais si vous voulez que votre fils devienne un homme qu'on salue dans la rue, qui voyage en wagon-salon et descende dans les hôtels de premier ordre ; si vous voulez qu'il ait de l'argent et de l'influence et puisse mépriser les obscurs meurt-de-faim, alors laissez-le-moi. Qu'il ait un jour sa place dans Plutarque, je ne le garantis pas ; ce que je garantis, c'est que vous le trouverez un jour en bonne place dans le monde."

Et voici sur quelles maximes serait fondée l'École du succès : Le succès dans le monde n'a pas de plus grand et de plus dangereux obstacle que la modestie. Ayez le plus grand mérite, soyez admirablement doué, accomplissez ce qu'il y a de plus difficile et de plus utile : si vous êtes modeste, vous ne verrez jamais la récompense de votre travail. Peut-être vous élèvera-t-on un jour un monument sur votre tombeau, ce qui d'ailleurs n'est pas sûr ; mais de notre vivant vous n'aurez ni argent ni honneurs. Être modeste, c'est rester près de la porte et abandonner aux autres les premières places ; c'est s'avancer en hésitant vers la table, quand les autres sont rassasiés ; c'est attendre qu'on vous offre le morceau, au lieu de le demander, de l'exiger, de vous colleter pour lui. Celui qui prend cette attitude stupide peut être sûr qu'on le laissera à la porte, qu'il trouvera la table desservie, que personne ne lui offrira le morceau. " Évitez soigneusement le manque de goût de parler de vous-même." Quelle absurdité ! C'est le contraire qui est juste. Parlez toujours, parlez exclusivement, parlez systématiquement de vous. Ne vous inquiétez nullement si cela n'amuse pas les autres. D'abord, cela vous intéresse, vous. Puis vous empêchez que pendant le temps où vous avez la parole, on parle d'un autre, peut-être d'un rival. Enfin, il reste toujours, même dans la mémoire la plus récalcitrante, quelque chose de ce que vous dites. Naturellement, vous aurez la sagesse élémentaire de ne dire de vous que du bien. Ne vous imposez sous ce rapport aucune gêne, aucune contrainte. Vantez-vous, louez-vous, célébrez-vous, soyez éloquent, enthousiaste, inépuisable. Appliquez-vous les plus magnifiques épithètes, élevez au septième ciel ce que vous faites, avez fait ou comptez faire, éclairez-le amoureuxment de tous les côtés, imaginez-lui des vertus spéciales, déclarez-le l'exploit le plus important du siècle, assurez que tout le monde l'admire, répétez au besoin à son sujet des jugements flatteurs que vous auriez

entendus ou que vous pourriez inventer sans fausse pudeur. Vous verrez combien ce système vous mènera loin. Les sages riront de vous, seront indignés. Que vous importe ? Les sages constituent une infime minorité, et ce ne sont pas eux qui distribuent les récompenses de la vie. Vos rivaux vous blâmeront également. Tant mieux ! Vous les préviendrez, déclarerez qu'ils parlent ainsi par envie, et citerez celle-ci comme une nouvelle preuve de votre grandeur. Mais l'immense majorité, précisément la foule qui fait le succès vous croira, répétera votre jugement sur vous-même et vous accordera la place que vous aurez usurpée...

...Pas de modestie, mon garçon, si vous voulez faire figure dans le monde. Humiliez-vous vous-même, et les autres vous humilieront. Laissez prendre le pas à un autre, et la galerie sera convaincue que le pas lui appartient. Parlez de votre dignité, dites que vos travaux sont insignifiants, vos mérites surfaits, et les auditeurs n'auront rien de plus pressé que de répandre votre jugement sur vous-même, sans en citer l'auteur. Bien entendu, je ne dis pas que la modestie est réprouvable dans toutes les circonstances. Il vient un moment où l'on peut l'arborer sans danger, et même avec avantage. C'est lorsqu'on a atteint complètement le but. Êtes-vous enfin dans une situation reconnue et incontestablement de premier ordre, votre rang est-il si étroitement défini que personne ne puisse être en doute sur la place qui vous revient, alors vous pouvez jouer le modeste. Restez alors à la porte, on vous traitera néanmoins en triomphe sur la scène ; déclinez en toute assurance les compliments, on vous les renouvellera avec élan et empressement ; parlez sans crainte de votre humble personne, vos décorations sur la poitrine et votre habit brodé vous donneront un démenti suffisant. Vous ne vous porterez pas préjudice, et aurez de plus l'avantage que l'on sera touché et ravi de votre vertu.

Un autre dogme fondamental est celui-ci : Gardez-vous d'être bienveillant. Avec cela vous n'arriverez à rien. Vos rivaux vous mépriseront, vos ennemis vous railleront, vos protecteurs vous trouveront ennuyeux. Personne n'aura d'égards pour vous, car on dira : " Ah ! un tel, il est si bon ! Quand on lui marche sur les pieds, il vous demande pardon avec un sourire obligeant ! " Des conseillers à courte vue et niais vous souffleront peut-être qu'il est d'une habile politique de dire du bien de tout le monde, pour désarmer par là les adversaires possibles. Ne vous imaginez pas cela. C'est le contraire qui est vrai. Comme on n'a pas à craindre que vous répondiez aux coups on tirera d'autant plus joyeusement sur vous. Il vous faut être méchant comme une sorcière et avoir une langue venimeuse comme un serpent. Votre parole doit être de l'acide sulfurique et laisser un vilain trou là où elle tombe. Un nom qui est passé par votre bouche doit avoir l'air d'être resté toute une semaine enfermé dans un ballon de vitriol. Faites-vous craindre, et ne vous préoccupez pas de vous faire en même temps haïr. Les lâches qui, ainsi que nous l'avons déjà expliqué, forment la grande majorité, vous traiteront comme les populations sauvages traitent un fétiche malfaisant : ils vous flatteront et vous offriront des sacrifices, pour vous maintenir en bonne humeur ; les autres, il est vrai, vous paieront peut-être en monnaie identique ; mais voyez votre avantage, si aux remarques hostiles d'un de ceux que vous aurez calomniés, vous pouvez répondre en haussant les épaules : " Le pauvre homme cherche à se venger. Vous savez ce que j'ai toujours pensé et dit de lui ! " Chaque jugement défavorable sur votre compte a perdu sa valeur aux yeux de la foule, si vous avez eu l'habileté de dire toujours et partout à l'avance du mal de celui qui vous critique, car alors vous pouvez présenter ce jugement comme une tentative de représailles.

Un préjugé très répandu, qui émane évidemment d'idéalistes peu pratiques, veut qu'on se préoccupe particulièrement de la bonne opinion et de l'estime de ses pairs. Gardez-vous bien de croire à la justesse de cette thèse. Vos émules sont vos rivaux. Leur grande majorité veut comme vous le succès et rien que le succès, et leur place est diminuée de toute la largeur de la vôtre. N'attendez d'eux ni justice ni bienveillance.

Ils exagèrent et colportent vos défauts, taisant sagement vos qualités. Vous avez à vous occuper seulement de deux espèces d'hommes : la grande masse audessous de vous, et les quelques personnes influentes qui détiennent entre leurs mains les honneurs, les places, en un mot votre avancement. Vous devez vous adapter aux lois d'une double optique et apprendre à vous tenir de façon à paraître très grand, vu d'en bas, et très petit vu d'en haut. Cela n'est pas très facile, mais avec de la pratique et quelque aptitude naturelle, on acquiert cette habileté. La foule doit croire que vous êtes un génie d'une envergure extraordinaire, tandis que les chefs ou grands-prêtres de votre état doivent vous tenir au contraire pour une médiocrité laborieuse et de bonne volonté, qui jure par les paroles des maîtres, répand avec zèle leur gloire et mourrait plutôt que de tenter d'obscurcir celle-ci par une critique ou par ses propres travaux. Si vous vous arrangez de façon à être vu par les gens au-dessus et au-dessous de vous toujours sous l'angle visuel approprié, alors préoccupez-vous de nos pairs moins que d'un fêtu. Vous faites votre chemin, et c'est là pour vous l'essentiel. Avez-vous enfin laissé en arrière vos compétiteurs, êtes-vous enfin en situation de les servir ou de leur nuire, alors vous me direz des nouvelles de la rapidité et de l'ensemble avec lesquels les méchants propos se changeront en éloges enthousiastes, la réserve froide en brûlante amitié, le dédain en respectueuse admiration.

À côté des principes philosophiques d'après lesquels vous devez diriger votre conduite dans le monde, il ne faut pas, cela va de soi, négliger les extériorités.

Plus vous êtes pauvre, plus vous avez besoin de vous montrer magnifique. Habillez-vous richement, habitez un appartement somptueux, vivez comme si vous aviez un majorat à Golconde. Mais cela coûte de l'argent ? Evidemment, et même beaucoup. Mais puisque l'on en a pas ? Alors on fait des dettes. Des dettes ? Mais certainement, mon garçon, des dettes. Il y a peu d'échelles qui permettent de gravir aussi rapidement et aussi sûrement les hauteurs, que les dettes. Il est révoltant de penser que les dettes ont été calomniées et déconsidérées par les pédants. On s'est montré de la plus grande injustice à leur égard. On pardonnera au génial Henri Heine beaucoup d'impertinence et d'irrespect, mais jamais ce vers : " Homme, paie tes dettes ! " Quelle frivolité ! quelle immoralité ! Si vous suivez ce conseil, vous êtes perdu. Songez donc à une seule chose : qui se souciera de vous si vous payez votre route avec une honnêteté mesquine et étroite ? Personne ne détournera la tête vers vous. Allez dans une redingote râpée, habitez une mansarde, mangez du pain sec, et ne faites pas de dettes : vous verrez le résultat. Les chiens aboieront après vous, les sergents de ville vous examineront d'un œil méfiant, les gens convenables fermeront à votre approche leur porte à double tour. L'épicier même dont vous êtes le client cessera de prendre à vous le plus mince intérêt, dès l'instant où vous lui aurez réglé le prix de sa marchandise. Évanouissez-vous par hasard devant sa boutique, et il n'aura qu'une pensée : celle de débarrasser son entrée de cet encombrement. Prenez au contraire tout à crédit, carotez où vous pouvez, et votre situation change comme par un coup de baguette. D'abord vous aurez à votre disposition toutes les jouissances que le pauvre diable doit se refuser. Ensuite, votre aspect préviendra les gens partout en votre faveur. Enfin, vous aurez toute une garde de corps ou suite de collaborateurs ardents, voire fanatiques, de votre succès. Car chaque créancier est un ami, un protecteur, un zélé. Il ne permet pas qu'on médise de vous. Il se jette au feu pour vous. Jamais un père ne se donnera pour vous autant de peine qu'un créancier. Plus vous lui devez, plus il a d'intérêt à vous voir prospérer. Il veille à ce qu'on ne touche pas à un seul de vos cheveux, car votre vie est son argent. Il tremble quand un danger vous menace, car votre mort serait le tombeau de sa créance. Ayez beaucoup de créanciers, mon garçon, et votre sort est assuré par avance. Ils vous mettront en possession d'une femme riche, d'une grande position, d'une bonne réputation. Le plus incomparable placement

de capital, c'est d'employer l'argent des autres à un arrangement ornemental de sa propre existence.

Ce serait à peu près là les idées conductrices d'après lesquelles devrait être formé le caractère et exercée la conduite des élèves pour le succès.

Au lieu donc de perdre votre temps à un labeur consciencieux et sévère, employez-le à étudier les défauts de la foule et à en tirer profit. La foule n'a aucun jugement, imposez-lui-en donc un ; la foule est superficielle et étourdie, gardez-vous donc d'être profond et de la contraindre à un travail intellectuel ; la foule est obtuse, faites donc votre entrée d'une façon si bruyante que même les oreilles dures entendent et les yeux myopes vous voient ; la foule ne comprend pas l'ironie et prend tout à la lettre, dites donc explicitement et dans les termes les plus clairs du mal de vos rivaux et du bien de vous-même ; la foule n'a pas de mémoire, utilisez donc sans scrupules tout chemin qui peut vous conduire au but ; une fois que vous y serez parvenu, personne ne se rappellera comment vous êtes arrivé. Avec ces principes, vous deviendrez riche et grand, et vous serez heureux sur la terre.

MAX NORDAU.

LA BONNE TENUE

Si vous voulez être regardés comme des hommes d'une bonne éducation il faut, en toute occasion, observer la convenance sociale. Il faut commencer à votre chambre à veiller à votre tenue. Voyez ce jeune homme seul dans sa chambre. Il est là, durant des heures, à peine habillé, mollement étendu sur un fauteuil. Autour de lui, tout est en désordre. C'est le règne du sans gêne et du laisser aller.

Il est si négligent dans sa tenue qu'il s'oublie partout. Il devient si grossier, qu'il croit que ce n'est que mollesse de pratiquer l'étiquette, ou bien en famille ou bien en public. Comme la jeunesse manque aujourd'hui



UN MAITRE COUP

d'hui de tenue ! On remarque avec peine cette familiarité qui existe entre nos jeunes hommes et ceux plus avancés en âge. On voit que le respect s'en va avec la facilité accordé aux jeunes gens de s'associer avec leurs supérieurs.

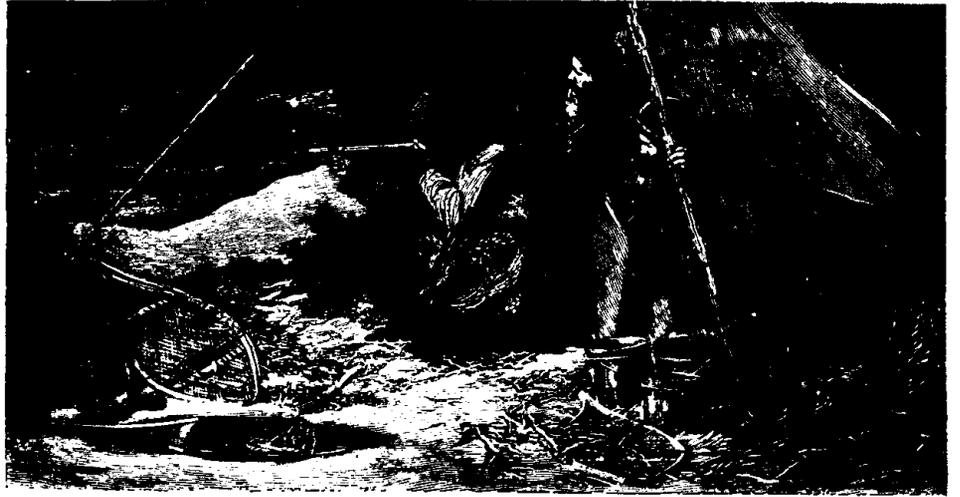
On songe trop à ce moment à une éducation dont le but est, l'acquisition la plus facile de l'argent.

Le jeune homme de mauvaise tenue ne s'observe guère plus à table, qu'au salon sous prétexte qu'on est en famille. Dans le monde, à part des moments où l'étiquette impose la contrainte, il s'oublie avec une déplorable facilité. Il est si gêné dans la bonne compagnie qu'il fuit les personnes bien élevées, et distinguées, pour se réfugier au fumoir et s'y mettre à l'aise avec ses amis.

On trouve même parmi les jeunes hommes qui ont eu le bonheur d'une éducation collégiale, une grande indifférence aux règles les plus communes de la politesse.

Il y a peu de temps cette observation m'a été faite par un père de famille, qui avait au collège deux garçons. Le troisième garçon étant obligé de rester à la maison à aider son père dans son travail journalier. Comment se fait-il me disait ce bon père que je trouve que mes garçons du collège n'observent pas une meilleure tenue que leur frère qui n'y a jamais été.

Je vous étonne ! la bonne tenue vous paraît-elle



GIBIER EN VUE

peu de chose ? Vous avez grand tort. Il ne suffit pas de surveiller vos pensées, vos paroles ; les pensées sont le travail de l'intelligence, les paroles sont la révélation du cœur ; mais les manières, le vêtement, l'attitude, le geste ne sont pas seulement les indices de ce qui se passe en vous, souvent ils sont la conséquence et l'effet. Il n'est pas question ici de cette tenue de convention qu'on affecte à certaines heures, de ces prétentieuses manières, de cette coquetterie ridicule qu'affectent certains petits personnages toujours " tirés à quatre épingles," mais bien de ce soin exact et modéré de garder en tout, la convenance, le parfait *décorum* et tout ce qui constitue la dignité d'un homme.

Tâchez toujours de vous montrer des hommes d'une éducation supérieure. Malheureusement, l'ancienne société s'en va, et avec elle la vieille politesse canadienne. On contrefait trop aujourd'hui ceux d'une nationalité étrangère, et par conséquent on commence en adoptant les formes les plus faciles qui ne sont pas toujours les meilleures.

BIBLIOGRAPHIE

Nous accusons réception du *Canada Ecclésiastique*, almanach annuel du clergé canadien pour 1901, publié par Cadieux et Dérome. Cet ouvrage intéressant est illustré d'un grand nombre de portraits historiques et est fort bien fait. Nos remerciements aux éditeurs.

Il n'est pas une famille où chaque mois les *Lectures pour Tous* ne soient impatiemment attendues. Les grandes découvertes, les merveilles de l'art, les plus récents voyages d'exploration, toutes les questions d'actualité, tous les sujets d'un intérêt général y sont représentés. Une illustration merveilleuse et pittoresque, des romans dramatiques, des concours amusants achèvent de faire de l'attrayante revue de la librairie Hachette et Cie une publication sans rivale.

Voici quelques-uns des articles du dernier numéro : Le Père de la Charité : Saint-Vincent de Paul et les Misères de son Temps ; de la Couveuse à l'École professionnelle.



SCENES DE CHASSE AU CANADA.—PENDANT UNE HALTE



En embuscade



SCENES DE CHASSE AU CANADA.—Un campement



Pris au piège



SCENES DE CHASSE AU CANADA.—Perdu dans les neiges



AU COIN DU FEU

SOUS LA DIRECTION DE M^{lle} ATTALA

LES MAMANS

Sous les caresses maternelles
Nous grandissons dans un doux nid,
Impatients d'avoir des ailes
Pour voltiger vers l'infini...
Les méchants ingrats que nous sommes
Semeurs de terribles tourments :
A peine sommes-nous des hommes,
Nous faisons souffrir les mamans !

Joyeux bambins, chers petits anges
Changés vite en petits démons,
Gazouillez comme des mésanges :
Vos gais propos, nous les aimons...
Mais, comme nous faisons naguère,
Quand défilent nos régiments,
Ne parlez jamais de la guerre,
Car ça fait trembler les mamans !

Lorsque vous serez, dans la vie,
Livrés à vous-mêmes un jour,
Sans défaillance et sans envie
Luttez pour vivre à votre tour...
Et si le sort met en déroute
Les fiers espoirs de vos romans,
Ne quittez pas la droite route,
Car ça fait pleurer les mamans

Puis, redoublez de gentillesse
Lorsque leurs cheveux seront blancs
Pour mieux égayer leur vieillesse
Redevenez petits enfants ;
Entourez-les de vos tendresses,
Soyez câlins, soyez aimants :
Ne ménagez pas vos caresses...
Ça fait tant plaisir aux mamans !

THÉODORE BOTREL.

LA MODE

Les robes de demi-saison qui se préparent pour les fêtes de Pâques, sont vraiment très gentilles. On combine des doubles-jupes séparées ou simulées, soulignées par des gansés piqués sur plusieurs rangs, alternant avec du cache-point fantaisie. Le boléro assorti est garni de ces mêmes cache-points et de ces mêmes gansés, mais alors l'imagination s'en mêle.

L'ornement affecte dans le dos la forme d'un V et remonte sur les épaules, pour redescendre en deux pans, allongeant considérablement le buste.

Cette façon a le plus grand succès. On peut mélanger un peu d'or, mais de façon discrète, car l'or ne convient pas, à mon avis du moins, aux robes destinées aux promenades dans la rue, au moins qu'il soit employé de façon presque invisible. Certaines étoffes fantaisies laine et soie, sont très en faveur ; il est assez difficile de les décrire, car ce sont des dessins peu accusés, produits par le relief brillant des fils de soie sur la laine. Dans deux teintes de vert nouveau, cela est fort élégant.

On commence à voir des costumes "tailleur" en drap assez épais avec jaquette, mais ce n'est pas encore la tenue de printemps, puisqu'on n'ose pas encore sortir sans la grande cravate de fourrure.

Les coiffures de la fin de cet hiver, malgré la froideur, malgré les intempéries, empruntent leurs ornements à la plus belle parure du printemps : la Rose.

Des roses ! des roses ! sont répandues à profusion sur les fonds de panne, de feutre, font des chaperons entiers qui accompagnent la fourrure et les épais velours.

Par une bizarrerie de Dame Mode, capricieuse personne s'il en fut, l'apparition de ce décret eut lieu vers le commencement de l'été dernier et n'a pris son

complet épanouissement que sur les chapeaux d'hiver.

Mais aussi que de recherches, que de trouvailles heureuses pendant ce temps écoulé ; ces fleurs se font de plus en plus fines et imitant, à s'y méprendre, les plus beaux spécimens de la nature.

Les étoffes employées sont de plus en plus fines et, pour les grosses roses mousses blanches, pour les Frances sans fouillages, la mousseline, le linon même sont recherchés.

Ah ! ces roses en linon, quelle douceur alanguie de fleurs mourantes elles ont ; elles se tassent, elles se plient comme la rose naturelle un peu froissée que vous portez à la ceinture, et je jure bien qu'il est dif-

Cette simple garniture s'harmonise avec toutes les toilettes, peut se poser sur n'importe quelle couleur de chapeau. Essayez-en et vous serez sûrement satisfaites.

HYMÉNÉE

M. A.-A. Labrecque, rentier bien connu de cette ville, a épousé lundi dernier Mlle Marie-Louise Lortie, fille de M. F.-X. Lortie, en son vivant, marchand de cette ville.

La cérémonie nuptiale a eu lieu à la chapelle du Sacré-Cœur, église Saint-Jacques, où un grand nombre de parents et d'amis s'étaient réunis en vue de se réjouir du bonheur des nouveaux époux.

Plusieurs membres du chœur de chant de Saint-Jacques, dont les MM. Lortie, frères de la mariée, font partis, se sont faits entendre dans de magnifiques morceaux de chant. Mlle Rondeau a tenu l'auditoire présent sous un charme délicieux par son angélique "Méditation."

La jolie mariée était tout simplement ravissante ce matin-là. Un costume de voyage gris-perle, d'un goût parfait avec riches fourrures, et chapeau genre nouveau, fort seyant, faisaient ressortir davantage l'éclat de son teint vermeil.

M. et Mme Labrecque sont actuellement en voyage de noces. Ils visiteront Boston, New-York et autres villes des États-Unis. Nous leur souhaitons bon voyage et heureux retour.

ÉCHOS

La statistique littéraire nous apprend qu'il existe, à l'heure actuelle, en France, 2.133 femmes écrivains. Sur ce nombre, 1.211 se consacrent au roman ou à l'amusement de la jeunesse ; 217, à la pédagogie ; 280, à la poésie, et 237 manient la plume dans les journaux et revues. Et dire qu'il y a des hommes assez égoïstes et aveugles à l'endroit de leurs propres talents pour nier au sexe féminin les capacités et le génie littéraires !!!

On a beaucoup parlé de deux jeunes avocates qui viennent de prêter serment.

Or, sait-on qu'en Amérique les avocates ne sont point rares ? La plus célèbre, celle qui, sans contredit, fournit la plus brillante carrière, fut mistress Knowless-Haskell.

Elle s'établit comme avocate à San-Francisco en 1885, et tout de suite remporta à la barre de prodigieux succès.

En 1892, elle posa sa candidature aux fonctions électives d'attorney-général (chef de la justice) pour l'État de Montana. Elle avait pour concurrent M. Haskell, qui était le candidat du parti républicain. Miss Knowless, qui était soutenue par le parti démocrate, ne fut pas élue. Mais M. Haskell était galant pour réparer, autant que possible, l'échec de la jeune fille, dont il avait, du reste, apprécié les hautes qualités professionnelles, il la choisit comme suppléante. C'était déjà aimable. Trois ans plus tard, il l'épousa et, naturellement, ne l'eut point comme rivale aux élections.

Il faut savoir épouser pour régner.



Costume tailleur

facile au connaisseur de savoir, parfum à part, qu'elle est celle que vous avez cueillie fraîche sur sa tige, ou l'autre que vous avez tiré de sa boîte.

Les coloris en vogue sont pâles, pâles, s'harmonisant avec l'alanguissement des pétales ; les blanches sont très en faveur, mais celles-ci sont alors accompagnées du feuillage luisant et épais qu'ont toutes les dernières espèces de roses trouvées.

Une seule rose blanche, un peu grosse avec feuillage, garnit bien un toquet moyen de velours. Pour les plus grosses toques, si fort à la mode, cette rose sera accompagnée d'un fort bouquet marchand en Parme ou en violettes des bois.

CARNET MONDAIN

Mardi gras, charmante soirée d'intimes chez les Mlles Pleau, rue Canning. Les invités ont été reçus avec une charmante amabilité. Musique délicieuse, danses pleine d'entrain et amusements variés. On en conservera le souvenir.

* * * *

Agréable et très nombreuse réunion dimanche, le 17 février, chez M. S. Legault ex-messager de la banque Hochelaga et maintenant épicière en gros et en détail. La spacieuse salle de l'Union Saint-Joseph avait été mise à l'usage des invités et l'on s'est amusé jusqu'au lendemain matin. Mme et Mlle Legault méritent des éloges pour leur gracieuse façon de recevoir.

* * * *

Nous acceptons, avec plaisir, les notes et les rapports qu'on voudra bien nous communiquer pour le carnet mondain.

LE TOURNOI DES PATINEURS

La gravure ci-dessous représente le dessin des médailles qui seront présentées aux heureux vainqueurs des courses pour le championnat de l'Amérique, qui ont eu lieu samedi, le 16 février, au patinoir de la "Montreal Amateur Athletic Association." Le dessin en est fort joli. Les médailles des champions sont en or solide, et celles des coureurs remportant les seconds et troisièmes prix sont en argent et en bronze respectivement.



Les médailles sortent de la maison R. Hemsley, bijoutier bien connu de la rue Saint-Jacques, Montréal. Il nous fait plaisir d'ajouter que, dans ce tournoi qui était international, les Canadiens-français et surtout les Montagnards, ont remporté un succès sans précédent dans les annales du sport. En effet, dans quatre courses, MM. Sainte-Marie, Fafard, Beaudoin et Gaudet ont gagné le titre de champion d'Amérique.

Honneur à ces vaillants athlètes.

Le Sabbat des Chats Courtauds

LÉGENDE BRETONNE

Quand vous cheminerez de nuit par les routes solitaires de la Bretagne, Dieu vous garde de rencontrer des chats de taille extraordinaire qui tiennent conseil, vers minuit, sur les échaliers des champs de forme triangulaire et dont les cris et les bonds troublent le vaste sommeil de la lande assoupie.

Des flocons de vapeur blanchâtre courant au long des haies indiquent au Breton égaré le lieu hanté. Malheur alors à celui qui, trompé par ce mystérieux voile, alors que le vent des nuits fait frissonner les ajoncs et que la lune, de ses lueurs blafardes, éclaire les sinistres menhirs, s'aventure témérairement de ce côté : car les chats que la vieille Armorique appelle des *Chats courtauds* sont fort méchants et se vengent toujours cruellement de l'importun.

On raconte qu'au temps du bon duc François de Bretagne, la très noble et très belle châtelaine d'Emérangarde, revenant une nuit de danser le menuet chez un seigneur de ses amis, vit devant elle, en traversant les champs, une gigantesque forme blanche qui, à mesure qu'elle s'en approchait, fuyait devant elle et semblait grandir toujours, grandir à toucher le front des étoiles. En même temps, des cris discordants, des miaulements furieux, épouvantables, s'élevaient de tous côtés et la terre tremblait, comme secouée par une ronde fantastique.

Comme sa noblesse remontait aux croisades, elle ne voulut pas qu'il fût dit qu'un Emérangarde prit peur une fois dans sa vie de choses mystérieuses et de bruits inconnus. Elle résolut tout de suite de se rendre un compte exact de ce qui se passait ; mais plus elle avançait vers la forme diaphane, plus celle-ci s'éloignait. Elle marcha ainsi longtemps, longtemps, toujours trompée par le diabolique mirage. Enfin, après avoir enjambé bien des fossés, laissé traîner le bord de son manteau dans l'herbe humide d'un grand nombre de prés, elle se trouva, comme sonnait le premier coup de minuit à un clocher lointain, dans un champ aux coins biscornus.

Ce qu'elle vit alors fut si extraordinaire qu'un cri de stupeur s'étrangla dans sa gorge.

Sous les rayons de la lune, des chattes de toutes les grosseurs, assises en rond, la queue ramenée contre les pattes comme la traîne d'une longue robe savamment rangée, bavardaient gaiement, tandis que de gros chats, de vieux matous sans doute, la moustache très raide, les oreilles légèrement rabattues en avant, discutaient et délibéraient gravement. A droite, à gauche, d'autres préparaient le souper en des plats d'argent ciselé ; car on soupe au sabbat des chats courtauds, tout comme après une soirée de gala. Un hachis de petits enfants volés dans des huttes de charbonniers emplissait jusqu'aux bords un légumier de corail, et des sorcières déterrées, savamment découpées, s'élevaient dans de la vaisselle d'or.

Des crapauds habillés de velours vert se plaignaient de leurs enfants, de leurs femmes et les faisaient gronder par un matou tout gris, aux regards d'émeraude, président le sabbat et assis sur un vieux siège en pierre druidique.

De temps en temps, une jolie petite chatte blanche faisait l'espiègle, cabriolait, sautait sur les échaliers, les pattes en l'air et la tête en bas. Puis une musique étrange, qui chatouillait les nerfs à la manière des vibrations pénétrantes d'un harmonica désaccordé, se fit entendre. Des danses folles s'organisaient et Satan, convoqué pour la fête, le chapeau à haute forme sur ses trois cornes, ouvrait le bal avec la reine du sabbat, une affreuse et vieille chatte aux yeux de topaze. Et la danse se déroulait, serpentant et se tordant sur l'herbe épaisse, tandis que s'élevait dans la nuit la voix d'un danseur chantant une complainte, reprise en chœur.

Les beaux chats courtauds
En dansant ont chaud,
Lan, lou, lan, lou.

La belle Emérangarde, les dents claquant de peur, n'osant plus faire un pas, tout à fait subjuguée par cette étrange mélodie, pria Dieu de la protéger contre de tels démons, quand tout à coup elle se sentit prise et emporter dans la ronde ; mordue aux jambes par les chats courtauds qui, furieux, venaient de l'apercevoir, elle dut avaler un breuvage enchanté qu'un crapaud lui présentait et qui lui fit perdre à l'instant la voix, mais non la faculté de voir.

Il fallut qu'elle mangeât avec ses hôtes nocturnes de leur horrible hachis, qu'elle touchât de la dent au nez d'une sorcière déterrée et qu'elle trempât ses lèvres dévotes dans un vase de cristal rempli de sang de souris, pendant que tous s'agitaient autour d'elle avec frénésie, hurlant, se démenant comme une légion de diables dans un bénédictier.

"Ma belle dame, lui disait un vilain chat tout pelé, en lui tirant les cheveux, tu as surpris et dérangé notre sabbat et, tu le sais, nous n'aimons pas les importuns, surtout quand ils sont, comme toi, curieux et bavards."

Et pour se venger de l'intruse, ils lui firent encore subir mille avanies, lui percèrent le foie à petits coups d'épingles enduites de belladone, lui griffèrent les mains et le visage jusqu'à ce qu'elle se fût évanouie de souffrances et de terreurs. Alors, sur des branches de houx, la tête défaillante penchée sur l'épaule telle une fleur brillante que la brise de mer, en passant, a heurtée, languit et se flétrit... ; tels encore les pavots s'affaissant sur leur tige, quand la pluie appesantit leur tête, ils couchèrent la belle Emérangarde et la portèrent ainsi à travers la lande désolée jusqu'au seuil de son château.

Et l'on raconte encore que, longtemps après, quand venait la nouvelle lune, la châtelaine d'Emérangarde, avec, au front, le stigmate des ombres, était obligée de venir prendre sa part au sabbat de ces âmes en peine, qui ne sont ni du paradis ni de l'enfer et que la Bretagne appelle des *Chats courtauds*.

GETTE DE LA SAUDRAYE.

LE CHANTRE DU SEIGNEUR

La nuit sur la forêt jette son manteau sombre,
Emaillant ses replis d'innombrables points d'or ;
Le chêne séculaire entoure ses bras d'ombre
Pour cacher à nos yeux le merle qui s'endort.

Le paysan lassé retourne à sa chaumière
Suivi nonchalamment de ses bœufs à l'air doux ;
La cloche du couvent module une prière
Qu'un zéphir embaumé porte bien loin de nous.

Sur les bois endormis plane un morne silence :
On dirait de la Mort les insondables lieux,
Quand, soudain, vers le ciel, un chant divin s'élance,
Fait de roulements doux, d'accords harmonieux.

J'écoute, frémissant, la naïve complainte
Qu'égrène avec lenteur ce sublime ténor,
Et je crois voir l'oiseau, dans une extase sainte,
Pleurer ses tristes sons pour les reprendre encor.

Tes célestes accents, poète solitaire,
Ont attendri mon âme et fait vibrer mon cœur ;
Depuis ce soir d'été je ne vis plus sur terre,
Car j'ai prêté l'oreille à ton rythme enchanteur.

Dieu ne permet donc pas, pendant que tout sommeille,
Qu'ici-bas nulle voix bénisse sa bonté ;
Il veut que dans la nuit l'humble rossignol veille
Pour redire sa gloire et son immensité.

ALBERT LOZEAU.

Voulez-vous développer précocement l'esprit de vos enfants ? Mettez-leur sous les yeux de bonnes et instructives images : ce sont des fontaines au fond desquelles naissent des pensées. Or quelles meilleures images peuvent leur être données dans ce but, que celles qui leur font connaître les grands événements de l'histoire contemporaine, les figures de nos glorieux ancêtres, comme de nos distingués contemporains ou qui leur montrent de jolies scènes morales et belles ?

Est-il nécessaire d'ajouter que de tous nos journaux, c'est dans LE MONDE ILLUSTRÉ que les parents trouveront exactement ce qu'il leur faut. N'est-ce pas une excellente raison pour que notre journal ait sa place à tous les foyers ?

LE TOUR DU MONDE

Par LE PASSANT

Il y a plusieurs fauteuils vacants à l'Académie française. Jules Verne a répondu lorsqu'il lui a été suggéré de devenir candidat :

" Je viens de terminer ma soixante-treizième année, et à cet âge, je n'aspire pas à l'Académie. Dumas fils me demanda de poser ma candidature, il y a vingt-huit ans ; je refusai, et depuis lors il est mort 59 académiciens. Ils peuvent être immortels mais ils sont morts tout de même. " En terminant, M. Verne demande, à celui qui proposait son nom, d'accepter " les sentiments de gratitude d'un vieux conteur "

On vient de découvrir près de Bermudez, Venezuela, un lac d'asphalte qui dépasse de beaucoup le célèbre *Pitch Lake*, situé au sud-ouest de la Trinidad. Il est dix fois aussi grand et fournit un asphalte plus pur encore que celui du sud des Antilles. La matière extraite du nouveau lac contient 97 0/0 d'asphalte, tandis que celle de la Trinidad n'en renferme que 56 0/0.

L'île de la Trinidad ne pourra plus désormais dominer le marché de l'asphalte. Toutefois les anciens producteurs bénéficieront de ce que la consommation de l'asphalte augmente et de ce que l'embarquement s'opère plus facilement et plus avantageusement à la Trinidad que pour les gisements vénézuéliens.

Les personnes qui redoutent le froid et qui grelottent à Montréal dès que le thermomètre descend à 12 ou 14 degrés au-dessous de zéro Fahrenheit, feront bien de ne jamais s'aventurer au Klondike. Les derniers avis reçus du nouvel Eldorado portent en effet, que depuis l'arrivée des blancs dans la vallée du Yukon, on y avait jamais enregistré un pareil froid.

Pendant une semaine, du 9 au 16 janvier, le thermomètre a marqué à Dawson City, une moyenne de 58 degrés Fahrenheit au-dessous de zéro ; le 16 janvier, il est descendu à 68.

Ce même jour, à Forty Mile il était à 78 degrés au-dessous de zéro. Ce froid intense était accompagné d'un épais brouillard s'étendant sur toute la vallée.

Il y a quelques jours, le curé catholique de Krosze, petit village polonais, fut réveillé en pleine nuit par quatre brigands masqués, qui lui ordonnèrent de leur remettre la somme de 12,000 roubles, montant des souscriptions envoyées au curé pour la reconstruction de l'église. Le prêtre faisant semblant d'éprouver la plus grande terreur, promit de leur remettre l'argent sur le champ. Se dirigeant vers son bureau, il fouilla dans un tiroir et s'empara d'un revolver, avec lequel il fit feu sur les brigands. Deux d'entre eux, atteints en plein cœur, tombèrent raides morts : les autres prirent la fuite.

Le courageux prêtre fit appeler la police qui reconnut —oh ! stupeur—les deux brigands pour être le préfet et le sous-préfet de l'arrondissement.

Les habitants de Krosze ne sont pas encore revenus de leur émoi.

L'*Elektrotechnische Rundschau* de Francfort, annonce que M. Auer von Welsbach de Vienne, l'inventeur bien connu du bec à incandescence pour le gaz, vient d'imaginer une lampe électrique destinée à révolutionner la technique de l'éclairage. L'inventeur n'a pas encore fait connaître les détails de sa nouvelle création ; on sait seulement que la nouvelle lampe ne consomme qu'un watt par bougie normale, ce qui la rend 3 fois à 3 fois 1/2 moins coûteuse que la lampe à incandescence ordinaire et une fois moins que la fameuse lampe Nernst. Le filament du nouvel ap-

pareil serait en *osmium* préparé par un procédé secret.

Le Dr. Slaby qui a eu l'occasion d'examiner la lampe électrique Auer, déclare qu'elle donne une lumière très blanche et qu'elle est obstinée à obtenir un énorme succès.

Un banquet de milliardaires vient d'avoir lieu aux Etats-Unis ; il ne pouvait avoir lieu ailleurs. En Europe, les milliardaires ne courent pas les rues, et au Canada ils sont plus que rares.

C'est donc à New-York que, l'autre jour, un grand banquet réunissait vingt-cinq capitalistes américains. Cette petite fête fut, dit-on, très gaie. Les milliardaires riaient et causaient avec entrain, comme s'ils n'avaient jamais eu ni soucis, ni écus d'or.

Cependant, on estime qu'à eux tous, ils représentaient la moitié de la richesse réelle de la fortunée Amérique.

Etre milliardaire, aux Etats-Unis, c'est presque une profession — une belle profession à dire vrai ! — aussi n'est-il pas étonnant que les richissimes Américains aimaient à se retrouver dans des banquets, entre confrères.

L'habitude de chercher une femme ou un mari au moyen des annonces insérées dans les journaux est très répandue en Allemagne. Les chiffres suivants donnent une idée exacte de la popularité obtenue par cette singulière méthode.

Un jeune homme de Francfort, qui n'avait pas l'occasion de faire la connaissance de demoiselles à marier, fit insérer dans un journal très répandu qu'il désirait trouver une femme d'un extérieur agréable, d'une bonne éducation, avec ou sans fortune, ce dernier point n'étant pas le plus important. Il reçut 3,648 offres, 2,137 provenaient de l'Allemagne, et les autres de tous les pays du monde.

Sur ce nombre, 1,827 demoiselles n'indiquaient pas de fortune, les autres en indiquaient un variant de 1,000 à 200,000 marcs, 278 lettres étaient l'œuvre de mauvais plaisants, 3,112 offres étaient accompagnées de photographies, et le jeune homme dut dépenser près de 800 marcs de port pour les renvoyer à leurs propriétaires.

Dans cette course au mariage, c'est une jeune fille de Hanovre, sans fortune, qui a remporté le prix.

Pouvoir, dans une journée de 24 heures, dormir huit heures, travailler huit heures, et jouir de huit heures de loisir, c'est là évidemment l'idéal de l'ouvrier. Ce serait peut-être aussi le rêve de plus d'un intellectuel, de plus d'un de ceux qui appartiennent aux professions dites *libérales*. Mais pour ces bourgeois là il n'est jamais de trêve au labeur.

Quoi qu'il en soit ni pour l'ouvrier, ni pour les autres, les trois huit ne sont près d'être appliqués ici.

Mais en passant les frontières, on peut se rendre compte que ce qui n'est pas encore réalisé en ce pays, peut du moins l'être. Une loi qui vient d'entrer tout récemment en vigueur dans l'Etat de Washington réduit à huit heures la journée de travail des ouvriers employés dans les ateliers de l'Etat. Ajoutons qu'une clause limitant à huit heures la durée du travail sera inscrite dans les cahiers des charges des adjudicataires de travaux publics.

Il est à prévoir que, dans l'Etat de Washington, après l'exécution de cette nouvelle loi, les travaux ne s'en trouveront pas plus mal, et les travailleurs beaucoup mieux !

Un banquier allemand nommé de Sandel, jouissant d'un nombre considérable de dettes et donnant, depuis de longues années, de l'occupation à toute une armée de créanciers, était finalement arrêté, ces jours derniers.

Tous ses immeubles ont été vendus. Un seul lui restait où il comptait finir ses jours, et demeurer après sa mort, mais voilà que les créanciers sans pitié veulent s'emparer de ce dernier refuge.

Il vaut cher, à la vérité ; il représente une valeur de \$100,000, ce qui peut tenter bien des gens. Seulement, la difficulté vient de ce que cet immeuble est " sis " au cimetière de Postdam et figure un superbe mausolée.

Est-il permis de saisir un tombeau ?

Le banquier de Sandel pourrait répondre que si le lit est toujours considéré comme insaisissable, à plus forte raison le tombeau...

N'est-ce pas, là, en effet, que l'on dort son dernier sommeil ?

M. Andrew Carnegie, le " roi de l'acier " n'est pas seulement un millionnaire, mais c'est encore un sage.

Il se retire des affaires après fortune faite pour se consacrer tout entier aux œuvres de morale et de philanthropie. Il a déjà, la semaine dernière, fait une conférence à l'église baptiste de la 5e avenue, à New-York, où il a tenu à ses jeunes auditeurs cet étrange langage : " Jeunes gens, si vous tombez amoureux, tâchez que ce soit d'une femme de vingt ou trente ans plus vieille que vous. "

Or, M. Carnegie a justement pour épouse une toute jeune femme. Aussi commente-t-on fort dans la société New-Yorkaise le conseil du conférencier.

Peut-être M. Carnegie n'est-il pas, en tous points, un homme heureux. Ce qui prouverait, une fois de plus, que l'argent ne fait pas le bonheur.

Le " roi de l'acier " possède à l'heure actuelle plusieurs millions de dollars. Il débutait, il y a quelque cinquante ans, comme petit messager en arrivant d'Ecosse avec ses parents. Il abdiqua maintenant en déclarant que la " course au dollar est indigne de la vieillesse ".

En somme, M. Carnegie, qui a su réduire ses prétentions, est assez content de lui. C'est un sage.

Un journal italien, préoccupé des difficultés financières contre lesquelles lutte le gouvernement, propose un impôt, qui en dépit de son originalité, a déjà des précédents. Il s'agit de l'impôt sur la barbe qui a fonctionné pendant longtemps et sous diverses formes en Russie. Pierre-le-Grand, connaissant l'attachement que ses sujets ont eu de tout temps pour les accessoires velus du visage et voulant établir un système de contribution à large base, introduisit l'impôt sur la barbe dans son empire.

La barbe est un ornement superflu inutile, disait-il, et, partant de ce principe, il la frappa d'une taxe comme objet de luxe ; la taxe fut proportionnelle et progressive, non en raison de la longueur de la barbe, mais en raison de la position sociale de ceux qui la portaient.

Chacun, en payant l'impôt, recevait une petite médaille qu'il devait porter sur lui, car les gardes étaient inexorables : toujours munis de ciseaux, ils coupaient impitoyablement les barbes de ceux qui ne pouvaient pas montrer leur médaille.

Catherine Ier confirma cet impôt. En 1728, Pierre II permit aux paysans de porter la barbe ; mais, sous peine de travaux forcés en cas d'infraction, il maintint l'impôt pour les autres classes.

La tsarine Anne rendit la vie plus dure aux hommes barbus : non seulement ils devaient payer la contribution spéciale pesant sur eux, mais ils étaient aussi obligés de payer le double pour tous les autres impôts dont ils étaient frappés.

Ce ne fut que sous le règne de Catherine II que cet impôt fut aboli.

ANALYSES GRAPHOLOGIQUES

Nous discontinuons la publication des analyses graphologiques dans notre journal. Nous ne publions que celles que nous avons en mains. Notre graphologue ne fera à l'avenir que des analyses détaillées par lettre particulière, au prix de 50 centins chacune.

Adresser comme suit : Graphologie, LE MONDE ILLUSTRÉ, 42, Place Jacques-Cartier, Montréal.

RÉPONSES AUX CORRESPONDANTS

Clovis.—Enthousiasme ; extravagance ; originalité ; gourmandise ; minutie ; défiance ; voit les choses en noir ; orgueil de comparaison ; économie ; volonté faible ; caractère changeant ; sensibilité ; dévouement ; absence de goût artistique.

Prima Donna.—Grande économie ; délicatesse ; franchise ; simplicité ; timide ; routinière ; personnelle ; entêtement ; discrétion ; politesse ; volonté faible.

Sandy Ban.—Orgueil de vous-même ; présomption ; vanité ; imagination déréglée causant fusion d'idées ; légèreté ; gaîté ; bonne humeur ; manque de fermeté et de courage ; ordre ; nature sensuelle ; discrétion ; ambition ; irréflexion ; nature peu disposée à être utile à autrui ; ruses et capable de mensonges ; timidité ; jugement médiocre ; sujet à s'emballer, causé par surcroît d'imagination ; incapable de vous donner aucune direction ; volonté faible ; joli maintien, mais un peu affecté.

Ulrica.—Vous êtes battu du mal populaire de ce siècle, l'égoïsme ; tout pour vous ; imagination trop vive causant confusion d'idées ; ténacité ; esprit d'accaparement ; sensibilité ; la tête gouverne le cœur ; promptitude ; impatience ; ruses ; mais répulsion du mensonge ; justice ; vues larges ; dédain de tout action base ; manque d'ordre ; prudence acquise par l'expérience ; crainte de l'opinion publique et porté à juger en mal ; petites prétentions et orgueil de supériorité ; amour du confortable sans largesse.

Emma.—Douce ; sensible ; aimante et caressante ; mais retenue, cache sa sensibilité ou son impressionnabilité ; imagination trop vive ; manque de positivisme ; constructeur de château d'Espagne ; susceptibilité et disposition à la jalousie ; légèreté ; irréflexions ; résolutions et caractère changeants ; quelque peu brouillon et un peu irritable ; esprit qui aime à dominer, mais plus en pensées qu'en actions ; économie ; prétention ; ordre ; ambition ; franchise et naïveté, mais quelques ruses acquises par l'expérience ; justice ; matérialisme.

INSTITUT DU DR. W. LYONS. GAUTHIER

No 327, rue Saint-Denis, Montréal, pour le traitement des maladies des yeux, du nez, de la gorge et des oreilles. Guérison du catarrhe. Tél. Bell. Est. 708.

Consultation gratuites.

ROUTONS SUR LA FIGURE

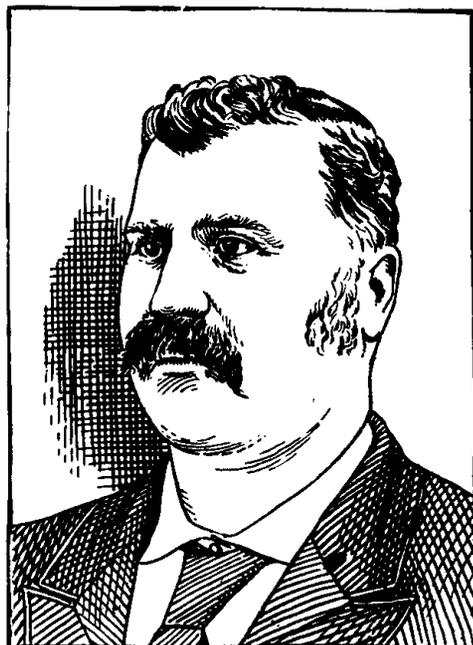
Le sang impur est la cause de ces boutons qui couvrent si désagréablement la figure ; un bon traitement avec les *Pilules de Longue Vie* du Chimiste Bonard les fait disparaître.

LES
PILULES DE LONGUE VIE

... BONARD ...

Guerissent la Dyspepsie, la Faiblesse, et l'Anémie, ainsi que toutes les maladies de l'Estomac, du Sang, du Foie et des Rognons.

C'est un remède efficace et facile à prendre et que vous pouvez essayer sans qu'il vous en coûte un sou. Les *Pilules de Longue Vie* (Bonard) opèrent plus de guérisons que tout autre remède connu. Une guérison remarquable et récente est celle de M. JOS. BEAUDRY, Contracteur, bien connu, de Montréal, qui a été guéri de la Dyspepsie par ce merveilleux remède.



La Cie Médicale Franco-Coloniale

MESSIEURS—C'est un devoir en même temps qu'un plaisir pour moi de vous apprendre que j'ai été complètement guéri de la Dyspepsie par vos *Pilules de Longue Vie* (Bonard). Depuis longtemps je souffrais beaucoup d'indigestions, de maux de tête, de palpitations du cœur et de constipation. Il me fallait manger régulièrement et lentement, et le peu d'aliments que je pouvais prendre semblaient posséder aucun goût, et, ne pouvant digérer, ne m'étaient d'aucune utilité. Je me couchais le soir fatigué, mais il m'était impossible de dormir, car je sentais toujours une pesanteur à l'estomac qui m'étouffait, et le matin j'avais la langue épaisse et un mauvais goût à la bouche. J'ai consulté plusieurs médecins, j'ai aussi employé plusieurs remèdes, mais sans résultats satisfaisants. Il y a quelque temps, on me recommanda vos *Pilules de Longue Vie* (Bonard), j'en achetai une boîte, qui me donna beaucoup de soulagement, et deux autres boîtes suffirent pour me guérir complètement.

JOS. BEAUDRY,

24 rue Brebœuf, MONTREAL.

Les **PILULES DE LONGUE VIE** (BONARD) se vendent 50c. la boîte, 6 boîtes pour \$2.50 et seront expédiées franco sur réception du prix.

LA CIE MEDICALE FRANCO-COLONIALE, 202 Rue St-Denis, Montreal.

10,000 Boîtes

.. DE ..

PILULES DE LONGUE VIE

(BONARD)

GRATIS.

DÉTACHEZ CE COUPON.

Nous enverrons une boîte échantillon des *Pilules de Longue Vie* (Bonard) à toute personne qui nous enverra ce coupon avec leur adresse, ainsi qu'un timbre de 2 cents. Comme nous n'enverrons que 10,000 boîtes échantillon gratis, faites application aujourd'hui si vous désirez prendre avantage de cette offre libérale.

Nom et Adresse



No 14

PRIX GRATIS
Les lettres à droite épellent les noms de 3 grandes villes. Pouvez-vous les trouver ? Alors écrivez votre nom lisiblement et envoyez-le nous avec 3 timbres de 2 centins, pour frais d'envoi, etc. et vous recevrez gratuitement Magasinique Prix qui vous fera certainement bien plaisir. Cie. Toronto Premium, Boîte 1508 Toronto.

LA QUINZAINE MUSICALE, 5e année. Petite Gazette du piano et du chant de la maison. Donne à ses abonnés 7 pages de musique grand format, des articles musicaux, des monologues, comédies, biographies, ainsi que des portraits et autographes. Abonnements : Union postale, un an 8 fr., six mois 4 fr. 50. Le numéro spécial, 0 fr. 25. Librairie Hachette & Cie, boulevard Saint-Germain, 79, Paris.

BREVETS D'INVENTION

CANADA ET ÉTRANGER

BEAUDRY & BROWN

INGÉNIEURS CIVILS ET ARPENTEURS

37 RUE ST. JACQUES, MONTREAL

Théâtres

THEATRE NATIONAL FRANÇAIS

Le Médecin des Pauvres est le dernier grand succès du Théâtre National Français. On ne peut mieux montée, cette pièce a été jouée avec un ensemble remarquable par les principaux artistes, et les spectateurs ont fréquemment manifesté leur vive satisfaction par des applaudissements bien nourris. Avec beaucoup d'entrain et de talent M. Julien Daoust a interprété le rôle du capitaine Lacuzon, M. Hamel a été surtout applaudi dans la scène du cinquième tableau, M. Filion a eu des accents très pathétiques, M. Petitjean est un traître accompli; MM. Labelle, Bouzelli, Godeau, Palmiéri, Valhubert etc., ont obtenu leur succès accoutumé. Mmes Bouzelli et de la Sablonnière ont été toutes deux très applaudies dans plusieurs scènes émouvantes, et Mlle Béragère a été charmante et pleine d'entrain.

L'As de Trèfle, un grand drame très mouvementé et fortement charpenté de M. Pierre Decourcelles, l'auteur des *Deux Gosses*, cette autre pièce célèbre dont le succès a été si vif, il y a quelques semaines, au Théâtre National, succédera, le 25 février, au *Médecin des Pauvres*.

Dans l'espace qui nous est mesuré nous ne pouvons songer à expliquer l'intrigue de *L'As de Trèfle*. Citons seulement les principales scènes de la pièce: l'assassinat de Julia et le vol, par Narcisse de Mondétour; l'arrestation de l'innocent Bernier et, au dénouement, le châtiement des coupables et la réhabilitation de l'innocent.

On peut compter sur une excellente interprétation, les rôles ayant été confiés à Mme de la Sablonnière, Mlle Rhéa, Mme Nozières, Mlle Béragère, MM. Filion, Hamel, Daoust, Petitjean, Labelle, Bouzelli, Palmiéri, Godeau, Valhubert, etc.

SOIRÉES DE FAMILLE

Le temps nous manque, malheureusement, pour apprécier comme nous l'aurions voulu le drame *Antoinette de Mirecourt*, qui vient d'être joué au Monument National avec un assez franc succès. Je fais une restriction parce que je ne crois pas que le grand nombre d'auditeurs soit la seule chose à considérer dans le succès d'une œuvre.

MM. Roy et Lacasse, pour un début, ont fort bien réussi. Le drame a de la vigueur, du ton et ne languit pas trop. Lorsqu'on connaît le roman d'où il a été tiré, on ne peut même que les féliciter, car je vous avoue franchement que je n'ai jamais été capable de lire *Antoinette de Mirecourt* en entier. Si ce récit n'avait pas été mis "en pièce" je n'en aurais jamais connu le dénouement. Les auteurs ont donc beaucoup de mérite.

Je n'en puis dire autant du jeu des acteurs qui, sauf les dames Bédard et Emmanuel et aussi Tremblay, m'ont paru dépayés. Je ne sais trop à quoi attribuer cela, mais je ne les ai jamais vu aussi hésitants et aussi peu à l'aise, à certains endroits.

La semaine prochaine on jouera *Mme la Maréchale*. Cette pièce de la plus haute valeur est le pendant de *Mme Sans-Gêne* de Victorien Sardou. Elle comprend 5 actes et renferme une action des plus mouvementées.

JEAN NOEL.

POUR RIRE

Un mot de Mme Z... :

— Quel est celui de vos enfants que vous préférez ?
— Celui qui n'est pas là.

* *

Entre femmes :

— Triste, triste ! chère amie. Quand nous autres, pauvres femmes, nous arrivons à quarante ans...
— Les hommes nous mettent en quarantaine.

M^{ME} VALERIE VALOIS

CENTREVILLE, Anoka Comté, Minn.

Guérie des Troubles du
Retour de l'Age par
les Pilules Rouges

Mme VALERIE VALOIS

La paralysie, les maladies de cœur, les rhumatismes et l'hydropisie, sont les maladies à craindre pour les femmes sur le retour de l'âge, et s'il est raisonnable de supposer qu'il peut arriver à une femme des accidents aussi graves à cette époque critique de sa vie, il est aussi raisonnable de supposer que la nature a besoin d'aide et d'assistance.

La femme qui réalise ces faits et cherche un moyen simple et effectif de passer sans accidents, cette période pénible et remplie de périls, trouvera tout ce dont elle a besoin pour conserver ses forces et sa santé, dans les PILULES ROUGES.

TEMOIGNAGE DE Mme VALOIS

" Depuis deux ou trois ans, c'est-à-dire depuis le moment où mes périodes arrêtaient pour ne plus reparaitre, je souffrais d'engourdissements des mains et des pieds et aussi de chaleurs à la figure. C'était le retour de l'âge qui causait ces troubles chez moi et pour lesquels les médecins que je consultai, ne me firent aucun bien. J'étais aussi nerveuse, sans appétit, toujours inquiète, et je croyais, à tout moment, devenir paralysée, tant mes membres devenaient engourdis.

" J'écrivis aux Médecins de la COMPAGNIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE, qui m'ordonnèrent de prendre les Pilules Rouges. Dès les premières semaines, je sentis du soulagement, et après en avoir pris une douzaine de boîtes, j'étais parfaitement guérie.

" C'est avec une grande confiance que je recommande les Pilules Rouges aux femmes sur le retour de l'âge, car sachant ce que j'ai souffert et le bien qu'elles m'ont fait, je puis sans crainte les recommander comme la meilleure médecine possible, pour les femmes malades.

" Mme VALERIE VALOIS,
" Centreville, Anoka Cté, Minn."

Les femmes faibles et malades, spécialement celles qui souffrent depuis longtemps, sont invitées à écrire aux Médecins de la Cie Chimique Franco-Américaine, au No 274 rue Saint-Denis. Toute correspondance est gardée avec le même secret professionnel que les consultations données à leurs bureaux. Les consultations par lettres sont tout-à-fait gratuites.

Nous attirons aussi l'attention des femmes malades sur le fait très important que nous avons retranché le nom du Dr Codere de tous nos remèdes. Les Pilules Rouges sont connues à présent sous le nom de PILULES ROUGES de la COMPAGNIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE. Toutes Pilules Rouges vendues de porte et aussi celles vendues au cent ou à 25c la boîte, doivent être refusées comme imitations.

Les Pilules Rouges sont expédiées au Canada et aux Etats-Unis sur réception du prix, 50c la boîte ou six boîtes pour \$2 50. Adressez vos lettres comme suit :

COMPAGNIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE

Dépt. Médical, No 274 rue St-Denis, Montréal

Entendu au palais :

Une jeune fille, assez jolie, en toilette fort élégante, se tourne vers X... et de sa voix la plus douce :

— Ce n'est pas amusant du tout. A quelle heure va-t-on s'insulter ?

* *

Dufanquin, un dentiste connu pour ses maladresses, a un domestique plein de tact.

Quand un patient entre dans le salon d'attente, le larbin murmure en s'inclinant :

— Qui aurai-je la douleur d'annoncer ?

* *

Le préfet passe en revue des pompiers à la campagne.

— Très bien ! dit-il, belle tenue ! beau corps ! Mais que vois-je sur la poitrine du No. 3 ? Sortez des rangs, No. 3. C'est sans doute dans un incendie, et par quelque acte héroïque, que vous avez mérité cette médaille ?

— Excusez-moi, notre préfet. C'est ma vache qui a gagné ça à l'exposition.

* *

Vers 1830, un voyageur de commerce, passant à Cognac, par une nuit bien froide, bien étoilée, descendit de la diligence au relais de la place d'Ames et lut sur une enseigne : *Calvet, horfèvre-orloger*.

Il frappa à tour de bras jusqu'à ce que Calvet parût à la fenêtre et lui dit :

— Vous êtes bien M. Calvet, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur.

— Vous êtes orfèvre ?

— Oui, monsieur.

— Et horloger ?

— Oui, monsieur, mais que me voulez-vous à pareille heure ?

— Je veux, dit le voyageur en lui montrant l'enseigne, que vous ôtiez l'h d'horfèvre pour le mettre à orloge.



Cock's Cotton Root Compound

Est employé avec succès tous les mois par au-delà de 10,000 femmes. Sûr, effectif. Mesdames, demandez à votre Pharmacien le Cock's Cotton Root Compound. N'en prenez pas d'autres, car tous les mélanges, pilules et imitations sont dangereux. Prix, No. 1, \$1.00 la boîte; No. 2, 10 degrés plus fort, \$3.00 la boîte. No. 1 ou 2 envoyés sur réception du prix et de deux timbres de 3c. The Cook Company, Windsor, Ont.

Nos 1 et 2 sont vendus et recommandés par tous les pharmaciens responsables au Canada.

B. F. McGale, 2123 Notre-Dame Street, Montréal

TIMBRES AMERICAINS à vendre. S'adresser à nos bureaux, 42, Place Jacques-Cartier, Montréal.

Nouvelles Primes

SUPERBE OCCASION

Aux abonnés du

"MONDE ILLUSTRÉ"

D'ici à quelque temps nous donnerons absolument gratuitement, cinq morceaux de musique choisis dans la liste suivante aux abonnés payant \$3.00 durant ce mois.

Alabama, two steps	Holst.
American line, march	Baker.
Angel of night, Waltz	Kinkel.
Angel's Serenade	Kinkel.
Appleton March	Hall.
Banner March	Hall.
Beau Ideal March	Sousa.
Beautiful Princess, Gavotte	Rosenfeld.
Belle of Chicago March	Sousa.
Bird Waltz	Panorama.
Birds and The Brook	Stutz.
Black America Two Steps	Zickel.
Blossoms Waltz	Taylor.
Don Ton Gavotte	Wells.
Bridal Cake Walk	Mare-h.
Brunswick Ripple	Bragdon.
By the Work	Wilson.
Chatanga Lake Waltz	Baker.
Chic Waltz	Mack.
Chopsticks Waltz	Brown.
Columbian March	Zickel.
Come alone Polka	Reid.
Contrebande Polka	Winner.
Corcoran Cadets March	Sousa.
Dallas March	Hall.
Dance of the Brownies	Kamman.

CHOSSES ET AUTRES

—Une baignoire de grosseur moyenne, produit 2,000 gallons d'huile.

—Plus de 10,000 pigeons sont employés dans l'armée allemande.

—D'intéressantes expériences viennent d'être faites à Cherbourg par les bateaux sous-marins français.

—Le 9 novembre 1872, 446 maisons ont été incendiées à Boston, Mass, les dommages étaient de \$60,000,000.

—La première femme qui a voté dans le monde entier, est Lily Maxwell, de Manchester, Ang., en 1827.

TOUTES SAISONS

Dans toutes les saisons une bouteille de *Baume Rhumal* est un trésor inestimable pour la famille.

—Le premier journal imprimé entièrement en français, en Amérique, fut le "Canadien" de Québec, publié en 1806.

—Des soumissions sont demandées pour construire un chemin de fer au-dessous de la ville de New-York, le trafic au-dessus étant devenu trop considérable. Les travaux sont évalués à 40 millions de piastres.

INTERET GENERAL

L'intérêt général, c'est la santé de chaque individu et de la communauté prise dans son ensemble. La plupart des maladies dont nous souffrons ont pour cause la faiblesse et l'altération du sang. Les *Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard* rendent au sang sa force et sa pureté.

—L'opéra-Comique, de Paris, a fait, dans le mois d'octobre, un total de recettes de 274,794 fr. 25.

—En Russie, les plus belles fourrures sont offertes à l'empereur, comme tributs, et deviennent la propriété de la couronne. Ces fourrures sont si estimées que, seules, les personnes d'un certain rang ont le droit de s'en vêtir.

SUS A L'ENNEMI

Le rhume, la toux, c'est incommode et ça fait souffrir. Tuez-les dès le principe avec le *Baume Rhumal*.

—Les portes de l'entrée publique de la banque d'Angleterre sont si habilement suspendues qu'un commis peut les fermer instantanément, en pressant simplement un ressort placé sous son pupitre.

—En Tartarie, les oignons, les poireaux et l'ail sont estimés comme parfums. Une dame tartare se rendra agréable en se frottant les mains avec une tranche d'oignon nouvellement coupée et en frottant ses vêtements.

VIN DES CARMES

Ce que ce vin merveilleux a fait dans le cas d'une femme qui ne pouvait se tenir debout.

Québec, 9 janvier 1900

Messieurs, Je crois devoir porter à votre connaissance le fait suivant. Mon épouse souffrait depuis longtemps d'une extrême faiblesse, d'autant plus étrange qu'elle avait conservé sa bonne appétit. Elle pouvait se tenir debout. Elle faisait pourtant un usage constant de différents vins médicinaux si pompeusement annoncés depuis nombres d'années.

Dernièrement, le médecin lui prescrivit le VIN DES CARMES et depuis les forces lui sont revenues par enchantement, elle est maintenant aussi alerte que moi et nos amis et clientes qui l'avaient toujours vu si faible, n'en reviennent pas. Le VIN DES CARMES n'a pas encore eu de meilleurs annonces que celle là.

J. PEPIN, Epicier,
132 rue Massue,
Québec.

L'IMPORTANCE DU SANG PUR

Dans sa course à travers le corps, le sang nourrit les organes et en même temps il les nettoie. Les *Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard* rendent le sang pur et vigoureux, et propre à accomplir ses deux fonctions.

—Il se fait un mouvement dans le monde protestant au Manitoba pour demander l'enseignement religieux dans les écoles publiques.

SANS CONTREDIT

Vous ne tousserez plus, si vous prenez du *Baume Rhumal*, le meilleur spécifique dans le monde entier.

—Les progrès du christianisme au Japon sont tellement rapides que les bouddhistes demandent au gouvernement de reconnaître leur culte comme religion d'Etat.

Phosphatine de Wood.

Le Grand Remède Anglais. Vendu et recommandé par tous les Pharmaciens au Canada. Seul remède sûr connu. Six paquets guérissent sûrement toutes formes de faiblesse sexuelle, tous effets d'abus ou d'excès, dépression mentale, abus du tabac, de l'opium ou des stimulants. Ervoyé sur réception du prix en paquet, \$1.00, six, \$5.00. Un vous plaira, six vous ont. Pamphlets gratuits à n'importe quelle adresse.

The Wood Company, Windsor, Ont.
B.-E. McGale, 2123 Notre-Dame Street, Montréal

Théâtre National Français

SEMAINE DU 25 FEVRIER

L'AS DE TREFLE

Grand drame en 5 actes, par Paul Decourcel.—Décors soignés et splendide mise en scène

TOUS LES SOIRS A 8.15 HEURES.

MATINEES : Lundi, Mercredi, Jeudi, Samedi et Dimanche à 2.15 heures.
Prix Matinée, 10c, 15c, (Dames seulement) et 25c. Bell Tel. East, 1736
Prix Soirées, 10c, 20c, 25c et 30c. Tél Marchands 520
Dimanches.—(Matinées et soirées) 10c, 20c, 30c et 40 cts.

Entrée principale : 1440 rue Sainte-Catherine

La semaine prochaine : Don Cesar de Bazan

PRIX DE FAVEUR
JUSQU'AU 1er MARS

Le Tome Ame
paraîtra vers le 15 Mars.

LE NOUVEAU
ILLUSTRE

LAROUSSE

EN SEPT VOLUMES

100,000 SOUSCRIPTEURS

Demandez le prospectus à notre Librairie, avec nos conditions de souscription. Le prix sera augmenté le 1er mars.

G. O. BEAUCHEMIN & FILS
256, rue St-Paul,
MONTREAL

POUR VOS BEBES



Les Professeurs N. FAFARD, de l'Université Laval, Montréal, et M. l'abbé FILION, de l'Université Laval, Québec, recommandent aux mères l'emploi de

LA PEPTONINE

Aliment complet, pur, facile à digérer et à assimiler, favorisant la DENTITION et la FORMATION DES OS.
25 cents la boîte chez les Pharmaciens et Epiciers.

GROS

F. COURSOL, 382, Avenue de l'Hôtel de Ville, Montréal.
W. BRUNET & CIE, Pharmaciens, Québec.
S. J. MAJOR, Négociant, Ottawa.

Les Troubles de la Gorge et des Poumons



sont sérieux et il faut agir promptement pour arrêter leurs ravages.

Les rhumes, la bronchite, l'enrouement, les douleurs dans l'estomac et le dos, la congestion des poumons, la consommation, l'enflure de la gorge, et la débilité générale suivent rapidement et à moins qu'on ne les arrête tout de suite ils minent le système et affaiblissent l'intelligence.

Le remède le plus efficace et le plus prompt connu est le

VIN MARIANI

Le tonique idéal français, célèbre dans l'univers entier.

Le Vin Mariani ce prévient et restaure sans égal.

Le Vin Mariani donne la force.

Recommandé partout, par les médecins. Spécialement recommandé pour les troubles de la GORGE et des POU-MONS.

Chez tous les Pharmaciens Evitez les Equivalents

Lawrence A. Wilson & Cie.,
Agents pour le Canada,
Montréal.

"Le Collier Lady Franklin"

est la NOUVEAUTE de la SAISON

La chaîne à laquelle est suspendu un coeur en relief, est d'un très beau dessin. La chaîne et le pendentif sont fortement plaqués en or et ornés de pierres ressemblant par ailleurs aux véritables rubis, émeraudes, améthistes, etc. Nous vous l'enverrons par la poste, soigneusement emballé, sur réception de \$1.00



Si vous desirerez l'obtenir gratuitement, envoyez-nous votre nom et votre adresse et nous vous enverrons 12 de nouveautés en cadeau. Quand vous en aurez vues, envoyez nous l'argent et nous vous enverrons tout à fait gratuitement la magnifique prime ci-dessus, ou l'une des 35 autres primes de valeur à votre choix qui se trouvent dans notre Grand Catalogue. Ecrivez immédiatement, afin d'être le premier dans votre localité. The Goldaloid Co., Bijoutiers en gros, Dent. 158 Toronto

EPILEPSIE ARRÊTEZ GRATUITEMENT et guérissez permanentement par le Dr KLINE'S GREAT NERVE RESTORER.

Aucune attaque après le premier jour d'usage. Guérison non seulement temporaire mais radicale dans tous les cas de désordre nerveux, épilepsie, spasmes, danse de St-Guy, débilité, faiblesse. TRAITÉ PAR LES BOUTEILLES D'ESSAI A \$3.00, GRATIS, par l'entremise de l'Agence au Canada, M. J. HARTZ, 1780, rue Notre-Dame, Montréal, aux malades épileptiques qui n'ont à payer que l'express sur livraison. Consultation personnelle ou par poste. Ecrire à Dr R. H. KLINE, Ltd. 981, Arch St., Philadelphie, Pa. Fondée en 1871.

GUÉRI EN TRES PEU DE TEMPS

Etes-vous Grevé ?

ALDERIC PILON, No 5 rue Robin, qui souffrait depuis 4 ans d'une hernie simple, a été radicalement guéri par

La Compagnie de Montréal
POUR LA
GUERISON des RUPTURES

129c, RUE RACHEL
(Coin Chambord)
MONTREAL.

Prenez les tramways de la rue Amherst.

Pas un sou avant votre complète guérison.

P. S.—Les personnes qui ne peuvent pas venir à Montréal peuvent suivre le traitement à domicile avec le même résultat.

LIBRAIRIE FAUCHILLE
1712 rue Sainte-Catherine
MAISON FONDÉE DEPUIS 25 ANS

Dernières nouveautés de la saison : L'Aigle de Edmond Rostand, 90c. Charlette par Camille Pert, 90c. Premier voyage, premier mensonge par A. Daudet, 90c. L'Almanach Dupont pour 1901, 50c. La Grande Vie, No 21. Les Femmes Galantes, No 12 à 20 cents. Le Théâtre du 1er février, 50c. Un grand choix de modes françaises avec patron grandeur naturelle, 5c chaque. Parmi les journaux commiques on y trouve : La Risette, le Polichinelle, le Sourire le Péle-Mêle, 5c. Tousjours en mains, La Clé des Songes, le Guide des Amants, Physique Amusante, Livres de Cuisine, l'Oracle des Dames, la Bonne Aventure, la Graphologie, etc. Près de 400 volumes à louer. Le Bulletin Mensuel est donné gratuitement à toute personne qui en fait la demande.

Les commandes sont remplies par retour du courrier.

Heures de bureau : 9 h. a. m. à 6 h. : p. m. Tel. Bell Main 3391

VICTOR ROY
ARCHITECTE & EVALUATEUR
Membre A. A. P. Q.
No. 146 Rue Saint-Jacques
MONTREAL.

Ceux qui ne liront pas ceci le regretteront un jour

Y a-t-il un enfant malade dans votre famille ou chez votre voisin. Ecoutez bien ceci. La dentition est douloureuse pour l'enfant. Il n'a plus le goût de boire ou de manger, d'où les désordres de l'estomac, dérangement et inflammation des intestins, les convulsions et malheureusement trop souvent LA MORT. Le Petit Collier Electrique du Dr Pouget est le grand préservateur de toutes ces maladies. Son électricité agit sur les nerfs, les active et a en même temps un effet analgésique. C'est le sauveur des enfants. Si votre pharmacien ne l'a pas, écrivez-nous c'est mieux. Envoyez franco par la malle sur réception du prix minimum de 50 cents.

INSTITUT DENTAIRE FRANCO-AMERICAIN
162, RUE ST-DENIS
MONTREAL

GRATIS Nous donnons une belle montre en nickel, bord orné avec aiguilles marquant les heures, les minutes et les secondes, à remontoir et pourvue de vrai mouvement levier Américain, aux personnes qui vendront seulement 2 doz. de Jolies Epingles fines en or et en argent, en forme de Perle à Cheval, à 10c. chacune. Envoyez-nous cette annonce et nous vous expédierons les Epingles. Venez les, remettez-nous l'argent et votre montre vous sera envoyée franco.

La Cie. Dix, Boite 1510 Toronto, Canada.

JOURNAL DE LA JEUNESSE, Recueil hebdomadaire illustré pour les enfants de 10 à 15 ans. Le numéro : quarante centimes. Abonnements : Union postale un an 22 fr., six mois 11 fr. Un numéro spécimen sera envoyé à toute personne qui le demandera par lettre affranchie. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Librairie Hachette r. Cie, 79 boulevard Saint-Germain, Paris.

Un Bienfait pour le Beau Sexe
Aux Etats-Unis, G. P. Demartigny, Manchester, N.H.



Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**, les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.

Prix : Une boîte avec notice, \$1.00 ; Six boîtes, \$5.00.
Expédiée franco par la malle sur réception du prix.

L. A. BERNARD,
1882 Rue Ste-Catherine, Montréal.

Pour le Traitement et la Guérison de L'OBESITÉ



FUCUS-PHYTOLACCA SAUTER

DÉPOSITAIRE POUR LE CANADA :
PHARMACIE LACHANCE
1594, RUE STE-CATHERINE, Montréal.
PRIX, \$1 25 LA BOITE
(Expédié franco par la malle sur réception du montant.)

RIPANS

Une Splendide Complexion

La brillante apparence de la santé—la complexion bien colorée que nous admirons tous—ne peut-être imitée avec succès. On ne peut y arriver sans une bonne digestion. Le fard le plus délicat ne peut rivaliser avec les Ripans Tabules pour créer une complexion. Elles adoucissent l'estomac, provoquent la bonne digestion et régularisent les intestins. Quand tout fonctionne en bon ordre le sang est purifié et il nourrit et embellit les joues.

ON DEMANDE :—Un cas de mauvaise santé auquel les R-I-P-A-N-S ne feront pas de bien. Ils bannissent la douleur et prolonge la vie. Une seule soulage. Remarquez le mot R-I-P-A-N-S sur le paquet et n'acceptez aucune substitution. R-I-P-A-N-S, 10 pour 5 cents sont obtenus dans toutes les pharmacies. Dix échantillons et mille certificats seront envoyés à toute adresse moyennant 5 cents envoyés à la Ripans Chemical Co., No 10, rue Spruce, New-York.



—Dis donc, bon barde, c'est une chanson de ta composition ?
—Oui, une chanson à boire.
—De combien de verres ? ..

MONTRE EN OR GRATIS

Et un Magnifique Prix donné pour chaque solution. Ceci est une Devinette dans laquelle est caché un petit garçon. Si vous avez les yeux grands ouverts et examinez la gravure le plus soigneusement possible, vous trouverez peut-être, quand ce dessin sera fait, prenez un crayon et tracez les lignes de la figure et du corps, ensuite décrivez la gravure et envoyez-nous-la avec votre nom et votre adresse. Veuillez inclure, six timbres d'un centim pour couvrir les frais d'envoi. La première personne qui nous enverra la solution recevra une Magnifique Montre, avec boîtier de plaqué en Or, bien gravé, et les autres recevront de Beaux Prix. LA CIE. ART SUPPLY, Boite 1512 Toronto.

ASTHME
Traitement au liquide sec.

Deux semaines d'essai gratis.

Plus de 40.000 personnes témoignent de ses mérites, 1,600 de celles-là demeurent dans Ontario. La seule méthode de traitement dont se servent et qu'approuvent les médecins.

NORMAN H. H. LETT, Ecr., greffier de la ville d'Ottawa, dit : Par l'usage de votre traitement, j'ai guéri l'asthme qui m'affligeait, j'espère qu'il ne m'affligera plus. J'ai fait usage de votre traitement consciencieusement suivant les instructions.

Dr J. M. SAWERS,
122, MacDonnell Ave., TORONTO.

UN PRÊTRE
de Rome a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR l'ANÉMIE — DÉBILITÉ GÉNÉRALE — DYSPÉPSIE — MANQUE d'APPÉTIT — FIEVRES — ÉPOUISEMENT, avec les **PILULES AN. ONIO** toniques, dépuratives, reconstitutives. 2 fr. Pharm. MALAVANT, 19, r. des Deux-Ponts, PARIS. Dépositaire à Montréal : ARTHUR DÉCARY.

GRATIS Nous donnons une magnifique montre à votre boîtier en nickel plaqué, bord orné, aiguilles marquant les heures, les minutes et les secondes à remontoir et véritable mouvement américain, aux personnes qui vendront seulement 2 douzaines de boutons de collet fortement plaqués en or à 10 cts. chacun. Ecrivez et nous vous enverrons les boutons, tous frais payés. Quand vous les aurez vendus, envoyez-nous l'argent et nous vous enverrons votre montre tout à fait gratuitement.

The Lever Button Co., Boite 1504 Toronto, Can.

GENDREAU
DENTISTE
No 22, rue St-Laurent
MONTREAL
Tel. Bell, Main 2818

DR. A. BRAULT
Chirurgien-Dentiste
ANCIEN BUREAU DU Dr PEPIN
268 rue St-Laurent
Tel Bell : E. 1745
Heures de Bureau : de 6 à 9 heures

MÉDAILLE D'OR EXPOSITION DE PARIS 1900



LAPRÉS & LAVERGNE
PHOTOGRAPHES
360 RUE ST DENIS
MONTREAL P.Q.
TÉLÉPHONE BELL E. 1283
TEL. DES MARCHANDS 643

GAVOTTE RICHELIEU

EMILE TAVAN.

Moderato grazioso. (M. ♩ = 108)
dolce.

Ped. *

rall. *Tempo.*
Cresc. *mf*

f
Ped. * *Ped.* * *Ped.* * *Ped.* *

rall. *tr*
Ped. * *Ped.* * *mf* *Ped. douce.*

First system of musical notation, consisting of a treble and bass staff. The treble staff contains a melodic line with various ornaments and slurs. The bass staff contains a harmonic accompaniment. A dynamic marking of *f* is present in the treble staff, and a *Ped.* marking is in the bass staff.

Second system of musical notation. The treble staff continues the melodic line. The bass staff features a *dolce.* marking and a *Ped. douce.* marking. An asterisk is placed below the bass staff.

Third system of musical notation. The treble staff has a *rall.* marking. The bass staff has a *dolce.* marking. An asterisk is placed below the bass staff.

Fourth system of musical notation. The treble staff has a *Ped.* marking. The bass staff has a *Ped.* marking. An asterisk is placed below the bass staff.

Fifth system of musical notation. The treble staff has a *rall.* marking. The bass staff has a *Cresc.* marking and a *p* dynamic marking. *Ped.* markings are present in both staves. An asterisk is placed below the bass staff.

Sixth system of musical notation. The treble staff has a *cresc.* marking. The bass staff has a *dim.* marking and a *Ped.* marking. An asterisk is placed below the bass staff. The instruction *les 2 Ped.* is written at the end of the system.

Seventh system of musical notation. The treble staff has a *cresc.* marking. The bass staff has a *dim.* marking and a *Ped.* marking. An asterisk is placed below the bass staff. The instruction *Tempo.* is written above the treble staff, and *mf* is written below the treble staff.

First system of musical notation, featuring a treble and bass staff. The bass staff includes a *Ped.* marking and an asterisk (*) below the first measure.

Second system of musical notation. The bass staff includes *cresc.*, *Ped.*, *rall.*, *dim.*, *Tempo.*, and *2 Ped.* markings.

Third system of musical notation. The bass staff includes *cresc.*, *dim.*, *Ped.*, and *les 2 Ped.* markings.

Fourth system of musical notation. The bass staff includes *cresc.*, *dim.*, *Ped.*, and *dolce.* markings.

Fifth system of musical notation. The bass staff includes *Ped.* and *Ped.* markings.

Sixth system of musical notation, concluding with *FIN.* The bass staff includes *rall.*, *Cresc.*, and *Ped.* markings.

S
ver-
om-
mes
rais.
lent
ous
nter

lus
nor-
ueil
lles,
pp.

AIS,
Aca-
CA
d'un
par
UE
mie,
dic-
égü-
avec
rme
mie.

Cet
son
llus
ates,
reste
oact,

ME.
aires

iquir
vol.

Al-
NA-
édée
256

rand
224
BUS-
in 8
ac, 1
oman
tion,

maro-
l'in-
r sur
Con-
sim-
ons ;
ries,
crés,
plus

ibène
Les
tou-
xix et
avec
velle
pages
ères.
nchee
abon-

O SALUTARIS

C. M. WIDOR
Organiste de l'Église Saint-Sulpice

Andantino.

CHANT

ORGUE

O Sa-lu-ta - ris hos - ti-

Quæ cœ - li pan-dis pan - dis os - ti - um — Bel - la premunt

hos - ti - li - a — Da - ro - bur Da - ro - bur fer au - xi-lium fer

au - xi - li - um — A - - men A - - men.

LE DRAME DE ROSMEUR

TROISIÈME PARTIE

L'ŒUVRE DE JUSTICE

(Suite)

Kerjan poursuivit son persiflage implacable.

— Ah ! oui, c'est maladroit, car, vous deviez supposer que ces messieurs ne se laisseraient pas tuer comme ça, sans protester. Hier, vous n'étiez que le conseiller de M. de Myriès, aujourd'hui vous êtes son complice.

— Et puis, ce n'est pas bien délicat d'avoir mêlé monsieur à toute cette histoire. Un fils ne doit pas connaître la honte de son père.

Lucien fit un mouvement comme pour s'élaner sur Kerjan.

Il trouva Lebreton devant lui.

L'hôtelier poursuivit :

— C'est votre faute, si monsieur Lucien de Myriès se trouve initié à des choses que nous ne tenons pas à lui faire savoir. Jusqu'au bout, ces messieurs auront été plus généreux que vous. Que la conséquence de vos actes retombe donc sur vous !

Et montrant le prévôt étendu sur le plancher et qui commençait à se ranimer :

— Ce que vous avez de mieux à faire, c'est de vous en tenir au rendez-vous fixé pour cet après-midi. Ce qui sera dit là sera décisif.

Quant à nous, nous allons frictionner un peu ce malheureux-là afin de lui rendre assez de santé pour qu'il puisse retourner à Paris.

Dargentré et Lucien étaient vaincus. Ces trois hommes étaient armés de toutes pièces pour la lutte qui allait s'engager. Eux, ils comprenaient qu'ils avaient perdu la première manche. Ils n'avaient plus une seule faute à commettre.

— Soit ? — acquiesça l'ancien ministre, — nous nous retrouverons ce soir au lieu convenu, avec des témoins.

— Avec le plus de témoins possible, — fit Kerjan, gonflé.

Les deux hommes se dirigèrent vers la porte de sortie. Au moment où ils l'atteignaient, elle s'ouvrit, poussée du dehors.

La tête du député Léopold Lorrain s'y encadra.

Un éclat de rire nerveux éclata dans la gorge de l'ancien greffier et salua la fuite de ses trois adversaires.

— Allons ! — fit-il, — tout le monde sera de la fête !

Puis, après avoir fermé la porte, il se tourna vers le prévôt qui se relevait hébété à la suite de sa défaillance.

— Mon garçon, dit-il amicalement, nous ne vous gardons pas rancune et, pour vous le prouver, je vous offre à déjeuner à dîner et à coucher sous mon toit. Seulement, au lieu de vous battre avec nous, ainsi que vous vouliez le faire pour le compte des aimables gredins qui sortent d'ici, vous serez notre témoin, à nous, et je vous promets que vous assisterez à une scène qui vous fera oublier le petit bobo dont vous paraissez souffrir encore.

Le bretteur secoua son bras endolori, et, considérant Bertrand avec une crainte admirative :

— Parbleu, monsieur, vous avez une fière poigne ! Est-ce que vous êtes tous comme ça dans votre famille ?

Et il désignait du regard Colomban de Rosmeur et Yves Kerau mis en gaieté par sa mine déconfite.

Le bon colosse se mit à rire.

— Oui, nous sommes tous comme ça. Tu vois que

ton épée n'aurait pas pesé une once dans la balance de nos décisions.

Et lui tendant loyalement la main :

— Tu n'es pas aussi méchant que tu voulais le paraître. Je suis sûr que ces bandits t'avaient persuadé qu'il s'agissait d'un duel comme un autre, peut-être même que tu allais faire un acte de justice en tuant l'un de nous.

— Dame ! — soupira l'écloppé — monsieur Dargentré est un homme qui m'a voulu du bien autrefois.

— Et qui te voulait beaucoup de mal pour le quart d'heure voilà qui est clair, acheva Bertrand. Allons ! Viens déjeuner puisque notre ami Kerjan te l'offre sans façons. Ce que tu verras cet après-midi demande que tu aies le cœur solide, mon garçon.

Le prévôt était dominé, en même temps que gagné par ce tutoiement amical. Pourtant les derniers mots de Pengoaz l'alarmèrent.

— Est-ce que vous allez tuer quelqu'un ? demanda-t-il avec effroi.

Ce fut Colomban qui répondit cette fois, avec une voix qui fit pâlir le spadassin :

— Non, mais ce sera tout comme. Nous allons exécuter... moralement... un assassin, le mettre dans l'impossibilité de nuire désormais.

Cette parole terminait l'entretien.

Le prévôt accompagna les deux cousins et l'hôtelier dans la salle à manger, où l'on dressait la table en prévision du prompt départ qui allait suivre le déjeuner. Au dehors, la voiture de l'hôtel attendait tout atelée.

On déjeuna de bon appétit et l'entretien ne se ressentit aucunement du souci qui dévorait les trois hommes. Leur conversation, au contraire, fut pleine de verve. Seul peut-être, Lebreton, à ce moment suprême de la lutte, laissa-t-il voir par instant la mélancolie de ses pensées.

En sortant de table, Kerjan dit à Colomban de Rosmeur :

— Quand nous passerons à Trédrez, je ferai monter dans la voiture deux braves garçons de ma connaissance. Il faut tout prévoir.

— Que craignez-vous donc ?

— Tout est à craindre. Je ne serais pas surpris de voir les frères Garmin en compagnie de nos ennemis. Quand une partie aussi terrible que celle que nous jouons est engagée, et surtout quand ces adversaires ont un aussi mauvais jeu, il faut se méfier d'un coup de désespoir. On peut simuler une rixe, une provocation qui justifient l'emploi de moyens violents. Or, n'oubliez pas que nous avons pour rivaux trois anciens magistrats, dont l'un a été garde des sceaux et l'autre est député aujourd'hui. Nous, au contraire, nous sommes dans une situation inférieure, puisque j'ai un casier judiciaire avec une condamnation pour coups et blessures. Que vaudrait mon témoignage en face de leur position ?

— C'est juste, — dit Colomban, les sourcils plissés, — Que devons-nous donc faire en pareil cas ?

— Agir avec la plus extrême circonspection et mettre tous les atouts dans notre jeu. Il faut écraser nos adversaires sous l'accusation des preuves.

— Mais, ces preuves, comment pouvons-nous nous les procurer ! Il n'y a rien que des présomptions en faveur de notre accusation. Rien de plus.

— Et ceci, le comptez-vous donc pour rien ? demanda paisiblement Kerjan.

Il montrait à Lebreton, enveloppée dans sa gaine de papier, la pointe de flèche que Dina lui avait apportée la veille au soir.

— Quelle ressource ce fragment de preuve peut-il nous offrir ? Il n'y a là encore qu'une simple hypothèse à peine vraisemblable contre l'assassin.

— Vous verrez, vous verrez, répéta Kerjan. Je compte beaucoup sur l'intervention de ce morceau d'arête de poisson.

Et quittant son compagnon, d'un pas mal assuré, il remonta dans sa chambre pour y faire ses derniers apprêts de toilette. Il voulait être correct.

Un quart d'heure plus tard, la voiture roulait sur la magnifique chaussée qui débordait la grève ; elle dépassait Saint-Michel et atteignait Trédrez vers deux heures de l'après-midi. Comme elle traversait le village, Kerjan avisa deux pêcheurs en train de fumer leurs pipes sur le pas de leurs portes.

C'était Yvon, une vieille connaissance, et un autre matelot de ses amis.

Kerjan leur fit signe de monter dans la voiture.

— J'ai besoin de vous, mes garçons. En revenant, ce soir, je vous remettrai dans vos maisons.

Les deux hommes ne se firent pas prier et montèrent sans façon dans le véhicule, à la stupeur profonde du prévôt qui marchait de surprise en surprise.

Le Parisien était absolument ahuri. Il ne comprenait rien de ce qu'il voyait se dérouler sous ses yeux. Mais ce qu'il constatait, c'était que les carrures herculéennes abondaient dans ce pays de Bretagne, où il venait pour la première fois de sa vie, et que les affaires s'y réglaient en " famille ".

La voiture roulait toujours. Elle dépassa Keravilio par le plus court et s'engagea rapidement sur la montée ombreuse de la " Tête d'homme ".

Trois heures sonnaient au moment où le véhicule s'arrêta devant la portion des ruines où s'élevait le corps de logis qu'avait habité Paul de Rosmeur auprès de ses deux vieux serviteurs. Colomban mit pied à terre le premier et poussant la porte de la claire-voie qui fermait l'espace de jardin dont les ruines étaient entourées, il dit à ses compagnons, non sans une certaine émotion dans la voix :

— C'est à moi de vous introduire, messieurs, puisque vous êtes chez moi.

On entendit des pas dans la maison et deux têtes de femmes se montrèrent simultanément.

L'une c'était la vieille Jeanne Le Braz, qui avait été la nourrice et la servante de Paul de Rosmeur ; l'autre, c'était sa nièce, Corentine Madec de Trédrez.

Et comme Kerjan paraissait surpris de les retrouver en pareil lieu, Colomban expliqua que c'était lui qui, depuis la veille, avait prévenu les deux femmes de se rendre à Rosmeur. Jeanne Le Braz paraissait en proie à une violente émotion. Ses mains tremblaient.

— Mère Jeanne, — lui dit doucement Lebreton, — il faut avoir du calme et du courage aujourd'hui.

Elle répondit de sa pauvre voix chevrotante, mais avec un accent de résolution farouche qui lui donnait une physionomie tragique :

— J'en aurai, monsieur le comte, bien sûr que j'en aurai.

Il poursuivit, lui prenant affectueusement les mains :

— Le bon Dieu vous a rendu la parole et le souvenir parce que l'heure de la justice est venue. Il faut bien vous rappeler tout ce qui c'est passé ici, il y a sept ans, le temps où l'on vous a arrêtée avec votre mari, avec votre maître, qui était mon frère Paul. Mon frère Paul est mort parce qu'il était devenu fou, et il était devenu fou parce qu'on l'accusait d'avoir tué sa fiancée. Vous rappelez-vous cela, mère Jeanne.

— Oui, oui, je me rappelle, répondit la tragique aïeule.

— Trois ans plus tard, les mêmes hommes qui avaient tué mon frère et sa fiancée, ont aussi tué votre mari, mère Jeanne.

— Oh ! de ça, je me souviens aussi, affirma énergiquement Tina Madec.

Un bruit de pas et de voix au dehors arrêta l'en-

trétien. Colomban et Bertrand sortirent ensemble de la maison.

VIII

ANGOISSES

En quittant les deux jeunes gens, Aliette et Dina avaient pressé le pas pour regagner le château.

Les deux jeunes filles étaient soucieuses. Une inquiétude les dévorait. Elles n'osaient échanger leurs réflexions.

Et, cependant, habitués à ne se rien cacher, à se prendre pour mutuelles confidences de leurs sentiments, elles ne pouvaient se dissimuler l'une à l'autre le trouble profond dans lequel leurs esprits étaient plongés.

Elles marchaient maintenant sous les grands arbres de l'avenue. Leur allure s'était ralentie à leur insu. On eût dit qu'elles craignaient de franchir le seuil du castel, de pénétrer sous ce toit qui offrait encore à leurs ennemis l'abri de son hospitalité.

A la fin, n'y tenant plus, Dina, toujours la première à parler, rompit ce pesant silence.

—Tu ne me dis rien, Alix ? demanda-t-elle brusquement à sa sœur.

Elle venait d'employer le prénom entier au lieu du diminutif. C'était, chez elle, l'indice d'une émotion profonde.

La belle blonde releva la tête qu'elle avait tenue penchée jusque-là. Elle regarda sa sœur bien en face, et d'une voix hésitante :

—C'est bien grave, ce que nous venons de faire, Claudine, murmura-t-elle.

Elle aussi venait de dire Claudine, au lieu de Dina. La brune se retourna et dévisageant sa sœur sous les ombres grandissantes avec des yeux qui brillait malgré les ténèbres, elle demanda de nouveau :

—Ce que je viens de faire, Aliette, car c'est moi qui t'ai entraînée. Est-ce que tu me blâmes ?

—Non, Dina,—répondit Aliette,—j'en aurais fait autant. Mais il me vient comme un remords.

—Un remords ?—C'est donc une mauvaise action que nous venons de commettre ?

—Je m'exprime mal, ma sœur. Il faut que je t'explique l'étrange sentiment qui me fait te parler ainsi.

Et montrant la grille de fer du parc qui transparaissait aux rayons de la lune, à quelque cent cinquante mètres.

—Voici, continua-t-elle, c'est là notre maison. Dans cette maison habitent, à notre foyer, sous notre toit, deux hommes qui peuvent être des criminels,—l'un d'eux l'est assurément,—mais qui n'en sont pas moins nos hôtes ? Avons-nous été bien loyales ? Avons-nous respecté tous les devoirs de l'hospitalité ? Voilà la question que je me pose depuis un instant.

Dina éclata d'un rire farouche, strident, qui cingla ses scrupules de sa sœur.

—Ah ! belle âme candide et timorée !—s'écria-t-elle. —Il se rencontre que, par hasard, un honnête homme du nom de Ferreix ouvre sa porte à deux assassins, les héberge, les traite en amis. Un beau jour, il s'aperçoit que ces prétendus amis veulent le tuer ou le voler. Il va prévenir les juges et les gendarmes. Et tu trouves qu'il a manqué aux devoirs de l'hospitalité.

Aliette ne put s'empêcher de sourire à cette étrange comparaison de sa sœur.

—Ce n'est pas tout à fait cela, Dina,—rectifia-t-elle. —Si criminel que soit M. de Myriès, il ne nous a fait aucun mal à nous, que je sache ?

—Tu trouves ? N'est-ce pas déjà nous faire du mal que de nous imposer sa présence.

Et, s'il n'en a fait, ne s'apprête-t-il pas à en faire ? Comment juges-tu cette honorable intention de te prendre pour la femme de son fils, de faire de toi la compagne et, par conséquent, le complice de ce fils qui ne peut ignorer le crime paternel ? L'ignorât-il, d'ailleurs, qu'il n'en serait pas moins responsable aux yeux du monde comme à ceux de Dieu.

Mais, ce n'est pas tout. Les victimes de ce crime

existent et demandent justice, et c'est parmi ces victimes que sont toutes nos préférences. C'est parmi ces victimes que se trouve Germaine, que se trouve Colomban, que se trouve Bertrand.

En agissant ainsi que je l'ai fait, c'est leur cause, c'est la mienne, c'est la tienne que j'ai servie. Et tu as des doutes sur la légitimité des moyens ? Tu éprouves des remords ?

Dina parlait avec feu. Sa parole était âpre et mordante. Elle acheva :

—Pour moi, je ne regrette rien. Si c'était à refaire, je referais ce que j'ai fait. Il est dur souvent d'être juste. Le devoir de justice n'en est pas moins absolu.

Aliette fut presque effrayée de la véhémence de sa sœur. Elle essaya d'en calmer l'expression.

—Prends garde, Dina. Sais-tu que si quelqu'un passait sur la route, il pourrait nous entendre.

La belle brune se tut. Aliette reprit :

—Oui, ma chérie, tu as raison, absolument raison. Mais n'aurait-on pas été plus franc, plus loyal, de déclarer la guerre avant de la faire ?

—Je reconnais là ta hauteur d'âme, Liette—fit Claudine en embrassant tendrement sa sœur.—Mais ici, encore, je ne partage pas ta manière de voir.

Je trouve qu'il n'y a aucune forfaiture à employer contre des ennemis dissimulés de la prudence à défaut de dissimulation. Et, pour revenir à la comparaison que je faisais tout à l'heure, je ne crois pas que l'honnête homme dont la maison s'est ouverte par mégarde à des bandits venus pour l'assassiner soit tenu de prévenir ces bandits des mesures de précaution qu'il va prendre à leur rencontre.

Aliette baissa la tête et suivit Dina. Elles franchirent la grille et pénétrèrent dans le parc.

Comme elles avançaient à l'abri d'une haie d'aubépine fort haute, elles entendirent le sable d'une allée latérale crier sous un bruit de pas.

Les deux jeunes filles s'arrêtèrent d'un même mouvement et regardèrent.

A cinquante mètres à peu près, sous le vent qui venait du large, deux hommes s'entretenaient, découpaient leurs silhouettes sur le clair de lune.

Il était facile de les reconnaître. L'un était M. Hippolyte de Myriès, l'autre Félix Dargenté.

Dina se pencha à l'oreille de sa sœur et lui souffla ironiquement :

—Il paraît que le beau Félix est revenu de Paris. Il a dû arriver pendant notre absence. Ce doit être instructif, ce qu'ils se disent.

Retenant leurs souffles, les deux sœurs tendirent l'oreille.

—Alors,—interrogeait l'ex-procureur,—tu as trouvé le moyen que tu cherchais ?

—Oui, répliqua l'ancien ministre avec une sorte de ricanement.

—Et... ce moyen ?

—Ce moyen est un bon bras, un excellent poignet qui s'allonge au besoin d'un mètre vingt d'acier de bonne trempe.

Le vent emporta le reste de la phrase dans les bruissements des branches.

Dina saisit la main de sa sœur qu'elle serra presque avec violence.

—Eh bien ! Alix,—demanda-t-elle,—as-tu toujours des remords ? Regrettes-tu ce que nous avons fait ?

—Non,—répondit la blonde, dont les sourcils eurent un froncement qui ne leur était pas habituel.

Et, traduisant sans doute la pensée qui, en ce moment, dominait son esprit, elle murmura :

—Ces deux hommes sont vraiment deux bien grands misérables ! Tout est juste contre eux.

Elles se détournèrent pour reprendre le chemin du castel. Deux cents pas au plus les en séparaient. Mais en ce moment, les interlocuteurs se retournèrent et, derechef, le vent apporta le bruit de leurs paroles. M. de Myriès disait :

—Il faut que je te dise ce qui m'ennuie. Je sens que, dans cette maison, il y a contre nous une sourde hostilité.

—Dans cette maison, interrogea Dargenté surpris, et de la part de qui, en vérité ?

—De la part de la cadette des deux sœurs ?

—De la cadette ? C'est sans doute de la belle brune, de Claudine, que tu parles ?

—D'elle-même. Cette jeune fille est terrible. Elle nous hait. Cela se voit rien qu'au regard qu'elle nous jette, sans parler des mots désobligeants, des allusions et des sous-entendus qu'elle ne manque pas une occasion de nous décocher.

—Bah ! ton esprit est frappé, et tu vois partout des fantômes. Que t'importe la belle brune, si la blonde est dans ta main, je veux dire dans la main de ton fils. Et, entre nous, c'est un heureux gars que ton fils d'avoir un pareil morceau pour lui seul.

Il se reprit ironique et railleur, ayant toujours connu le succès de ses audaces.

—Pour lui seul... provisoirement. Si ce n'était pas ton fils ?... N'importe ! Quand il sera marié, j'espère qu'il pensera au vieil ami.

Son rire éclata bruyant, sans que M. de Myriès essayât seulement de lui imposer silence.

—Oh ! le misérable ! fit Aliette, qui avait les yeux pleins de larmes de honte.

La main de Dina se crispa avec plus de force sur la sienne. Aliette releva le front et regarda sa sœur.

Claudine était immobile, les dents serrées contre ses lèvres toutes blanches. Une flamme jaillissait de ses prunelles.

Telles devaient être aux temps héroïques, les guerrières libératrices, les valkiures servantes de Dieu.

Dina sentait tout ce qu'il y avait de souffrance pour Aliette à entendre de tels propos. Mais elle voulait que sa sœur les entendit jusqu'au bout. N'était-ce pas la vérité prise sur le vif, la meilleure des "leçons de choses ?"

M. de Myriès reprit :

—Tu ne peux pas savoir l'influence que cette Dina exerce sur ta sœur. Il suffirait qu'elle fût hostile à ce mariage pour le faire manquer. Et la besogne lui serait d'autant plus facile que déjà la jolie blonde ne montre pas pour Lucien un goût très vif.

—Il est certain,—appuya Félix Dargenté,—qu'elle ne semble pas apporter un fol enthousiasme à cette union.

—Je crains même plus. Le cœur de Mlle Aliette me paraît pris par ailleurs, du pire côté.

—Je ne comprends pas bien. Tu la supposes éprise d'un autre prétendant ?

—Oui, et du plus fâcheux de tous : cet espèce d'hercule anglais qui est un de nos trois ennemis.

Les deux sœurs purent entendre gronder de nouveau le rire de l'ancien garde des sceaux.

—Alors, c'est fâcheux pour cette belle enfant, car je crois qu'après-demain son amoureux sera en assez piteux état.

Il se tut. Sous la marquise du perron, la cloche commençait à tinter, annonçant le dîner.

—Laissons-les passer les premiers,—dit Claudine, en retenant Alix par le bras.

Les deux hommes gagnèrent la maison sans s'être aperçus de la présence des demoiselles Ferreix.

—Eh bien !—demanda alors Dina à sa sœur,—peux-tu maintenant asseoir un jugement sur la valeur morale de nos hôtes ?

—Oui, répliqua Aliette d'une voix grave,—et n'était le chagrin que je causerais à notre père, je lui dévoilerais sur l'heure tout ce que nous venons d'entendre, et je m'offrirais la satisfaction de dire à M. Dargenté ce que je pense de lui.

Elles rentrèrent à leur tour. Comme elles franchissaient le seuil du salon où on les attendait, le beau Félix s'avança vers elles avec une galanterie empressée, et, s'inclinant très bas, il dit à Aliette avec un sourire très fat :

—Savez-vous, mademoiselle, que si aimable que soit cette maison, il semble qu'elle perde quelque chose dès que vous n'êtes plus là.

Elle riposta, glaciale de ton, sans le regarder :

—Merci, monsieur. Ce compliment me touche, venant tout droit de Paris. Est-ce la dernière fadaise éclosée sur le boulevard ?

Dargenté se redressa, piqué. Il était impossible de mettre plus de mépris dans le langage. Il essaya de n'y pas croire.

—Il y a une heure à peine que je suis de retour, mademoiselle, et...

—Oh ! nous le savions,—interrompit sèchement Dina.—Le vent se charge de porter certaines nouvelles. Il nous avait appris celle-là. Et se retournant vers madame Ferreix, interloquée et surprise de cette attitude hostile de ses filles.

—Maman,—dit-elle,—nous sommes un peu fatiguées, Aliette et moi. Si tu le permets nous dînerons avec Germaine, ce soir.

—Tout cela mettait un froid grandissant dans les relations. Si bien que M. Ferreix s'en alarma et, avant de se mettre à table, il monta droit à la chambre d'Alix où il trouva Claudine auprès de sa sœur.

—Ah ! ça, mes enfants, commença-t-il, bourru, presque en colère, m'expliquerez-vous ce que signifie cette attitude souverainement pénible et désobligeante pour nos hôtes ? Il serait temps que cette hostilité sourde prit fin.

Ce fut Aliette qui répondit. Debout en face de son père, l'œil brillant, la lèvre pesante, la jeune fille, jusque-là si douce et si calme osa se montrer une vraie femme de cœur et de résolution. Elle regarda M. Ferreix d'une claire prunelle, pleine d'assurance.

—Père,—dit-elle,—l'explication serait trop longue en ce moment. Fais ton office de maître de maison envers tes hôtes. Sache seulement que plus tôt ils quitteront ce toit mieux cela vaudra pour l'honneur de ton foyer et le repos de tes filles.

—Ah !—bégaya M. Ferreix en changeant de couleur,—que veux-tu dire ?

—Rien ce soir. Demain, peut-être, parlerons-nous. Laisse-nous cette nuit pour la réflexion.

L'ancien magistrat descendit chancelant un peu hébété. Il faut croire que lui aussi se montra froid envers ses hôtes, car, en accompagnant Hippolyte de Myriès dans sa chambre, le beau Félix lui dit :

—Allons ! Décidément il y a quelque chose de cassé. Il faut brûler nos vaisseaux. Demain, nous jouerons le tout pour le tout.

Et ce fut, en effet le lendemain que Dargentré et Lucien de Myriès, flanqués du bretteur à gages, se présentèrent à l'hôtel Kerjan et y perdirent la première manche de leur redoutable partie. Présentement la revanche allait se jouer à Rosmeur.

IX

LA SURVIVANCE DU CRIME

Ce sont eux, avait dit Kerjan.

Ils s'avançaient, formant deux groupes : le premier composé de M. de Myriès, père et fils, aux côtés desquels se tenaient Félix Dargentré et Léopold Lorrain.

Le second, tel qu'une arrière-garde, contenait les deux frères Garmin et un de leurs domestiques, sorte de rustre aux proportions athlétiques.

Mais la seule vue de Bertrand de Rosmeur suffit à tenir les trois hommes en respect.

—Kerjan avait raison, pensa Colomban de Rosmeur. Avec de pareils adversaires, on ne saurait trop prendre de précautions.

Il s'adressa directement aux arrivants.

—Vous êtes chez moi, messieurs. C'est vous dire que, quelque soit le résultat de cette rencontre, il ne se passera rien d'anormal ici.

Et il leur désigna l'entrée de la maison.

Sur le seuil, les quatre hommes hésitèrent. Dargentré éleva la voix avec hauteur :

—Il y a beaucoup de monde chez vous, monsieur, dit-il à Lebreton. C'est peut-être trop de témoins pour une affaire qui devrait rester secrète.

—Secrète ? répliqua Colman sur le même ton. Vous en parlez à votre aise, monsieur. Mais je vous pardonne cette insinuation.

—Vous avez pris vos mesures, à ce qu'il paraît ? répéta l'ex-ministre.

—Et vous vos précautions ? Encore ne sommes-nous que six, tandis que vous êtes sept. Et sur les six que

nous sommes, il y a un blessé, et si vous regardez mieux, il vous sera facile de reconnaître le brave que vous avez amené de Paris tout exprès pour nous tuer en duel.

Léopold Lorrain ne paraissait pas rassuré. Il essaya pourtant de fanfaronner.

—Vous êtes si braves, messieurs, que la présence de ces hommes, il montrait les Garmin et leur acolyte, ne doit pas vous effrayer, je suppose.

—Et vous, fit dédaigneusement Bertrand, elle vous rendrait un peu de cœur, n'est ce pas ? Qu'ils entrent avec vous, s'ils le veulent.

Lorrain se concerta avec Dargentré. Ils appelèrent les deux hôteliers de Keravilio et les firent passer devant eux.

Quand tout le monde fut réuni dans la vaste pièce carrelée, dans la haute cheminée de laquelle Corentine Madec, avait allumé une brassée de sarments, Colomban de Rosmeur se redressa et regardant ses auditeurs, prononça ces graves paroles :

—Tout le monde ici ne connaît pas le motif de cette réunion, il faut donc que je m'explique.

Il y aura dans deux mois huit ans qu'un crime a été commis ici, sur le talus de la côte, dans le petit bois. Une jeune fille de noble famille a été lâchement assassinée. Ce crime en a entraîné d'autres. Un jeune homme, également de famille noble, mais pauvre, a été accusé de ce crime.

Arrêté avec les deux vieux serviteurs auprès desquels il vivait, sous ce toit où nous sommes, ce jeune homme s'est tué dans un accès de démence.

Trois ans après, l'un des deux serviteurs, a été trouvé mort sur les rochers de la côte, et sa chute décelait un nouveau crime.

La justice, après avoir ouvert une instruction, s'empressa de la clore, afin de ne point mettre la main sur le véritable coupable, et l'affaire fut classée sur un ordre émanant du garde des sceaux en personne. Le greffier qui avait rédigé le procès verbal de l'instruction fut gravement insulté par le juge chargé de l'instruction.

Tout semblait donc éteint, lorsque deux parents de l'une des victimes résolurent de venger la mémoire de celle-ci, odieusement flétrie par cette prévarication de la justice. Ils poursuivirent leur œuvre. Aujourd'hui ils l'ont menée à bonne fin. C'est à leur tour d'être les justiciers, et sauf les morts, tous les acteurs du drame sont réunis.

Il fit une pause. Puis, étendant le bras successivement vers les divers personnages, il les nomma par leurs noms :

—Voici d'abord Jeanne Le Braz, nourrice de Paul de Rosmeur, faussement accusé d'assassinat. Elle est veuve de Jacques Le Braz, mystérieusement tué lui-même sur les roches de Trédrez. Le greffier qui fut condamné à la prison, se nomme Yves Kerjan. Le voici également. Le juge d'instruction prévaricateur est aujourd'hui député. Il se nomme Léopold Lorrain. Le garde des sceaux qui commit la forfaiture, c'est vous, Félix Dargentré, et les deux parents de Paul de Rosmeur morts sont Bertrand de Pengoaz, son cousin, et le comte Colomban de Trédrez de Rosmeur, son frère, c'est moi !

Ces paroles, il les prononça avec une netteté formidable comme si chacune d'elle eût contenu une sentence.

—Voulez-vous maintenant que je vous dise le nom de la victime, c'est-à-dire de la jeune fille lâchement assassinée et le nom de son meurtrier ?

D'un seul mouvement, M. de Myriès et ses compagnons s'étaient levés. Ils venaient de se rendre compte que la vérité était là, sur les lèvres de cet homme implacable, et qu'elle apparaissait lumineuse, aveuglante, dès qu'il aurait prononcé les premières paroles.

—Voilà assez d'injures comme cela !—s'écria le beau Félix hors de lui.—Vous en répondrez devant qui de droit. Les témoins ne feront pas défaut.

Et son regard interrogeait ceux qui l'entouraient. Il s'arrêta sur les frères Garmin et leur acolyte.

Ce fut pour ceux-ci comme une invitation à agir. Ils se levèrent en grondant et en serrant les poings.

Mais alors la scène changea brusquement, comme un décor se change au théâtre dans une féerie bien machinée.

On vit Kerjan se lever de son siège. Il tenait à la main droite un revolver à sept coups. Il le braqua droit sur le député Lorrain.

—Je m'étais attendu à cette trahison,—dit-il paisiblement.

Et s'adressant à Eustache Germin, la forte tête des deux frères de Keravilio.

—Dis-donc, toi,—cria-t-il,—tu m'as vu tirer quelquefois, et, bien que j'ai gardé ton plomb dix jours dans ma chair, ce n'est pas à toi que j'en ai présentement. Informe donc ces messieurs que je ne perds jamais ma balle et que le premier d'entre eux qui bouge est un homme mort.

A l'autre bout de la salle, Colomban de Rosmeur avait mis à profit l'exemple donné par Yves Kerjan. Lui aussi tenait un revolver chargé.

Et l'accord de ces deux mouvements, quoique dû à une même pensée, prouvait bien l'étroite alliance, la confusion de leurs énergies dans les trois hommes en vue d'une commune action de justice, car, au même instant, Bertrand de Pengoaz s'était approchée de la lourde table de chêne et, la soulevant à deux mains, l'avait portée au-dessus de sa tête.

C'était une triple et terrible menace suspendue au-dessus des sept misérables atterrés. La peur blême les marqua au front de son stigmate d'effroi.

M. Dargentré éleva la voix comme pour parer le coup qu'il voyait venir. Il essaya de parlementer.

—Soit ! Vous êtes les plus forts en ce moment. Nous n'engagerons pas la lutte contre vous sur un semblable terrain.

Lebreton demanda de sa même voix grave et maîtresse d'elle-même :

—Quel autre terrain préférez-vous, monsieur le garde des sceaux ? Choisissez et dites celui d'entre nous que vous prenez pour adversaire.

Un ricanement retroussa la bouche insolente de l'ancien ministre. Il jugea sans doute que Colomban était le moins redoutable des trois.

—Parbleu ! monsieur,—riposta-t-il,—le terrain me semble meilleur dehors qu'ici, et, puisque vous me donnez le choix, c'est vous que je prends pour partenaire.

Le pistolet de Lebreton s'abaissa.

—Je suis à vos ordres, monsieur, répondit-il.—Mais avant de régler cette affaire, il est indispensable que nous terminions celle qui nous assemble en ce moment. Je prie donc M. de Myriès de sortir d'ici. Ce qu'il y entendrait pourrait être trop cruel pour lui.

—J'entends aller jusqu'au bout de cette ignoble comédie, cria Lucien en se levant sur sa chaise.

Colomban de Rosmeur eut un moment d'hésitation. Puis il fit un geste évasif :

—Soit !—dit-il,—vous l'avez voulu. Je voulais, moi, vous épargner le chagrin d'une semblable découverte.

Il poursuivit avec le calme effrayant d'un juge véritablement investi par Dieu même de sa terrible mission.

—La jeune fille dont le cadavre fut retrouvé sous les arbres du parc et que la justice déclara ne point connaître, se nommait Blanche-Marie de Pengoaz. Elle était fille légitime du vicomte Georges de Pengoaz et d'Yvonne Hervyn, sœur de Mme Aline Ferreix. Blanche de Pengoaz était la sœur de Germaine de Pengoaz, seconde fille du vicomte Georges et de Paule de Myriès, sœur de M. de Myriès, ici présent.

—Mensonge !—proféra une voix sourde et voilée, celle de l'ancien procureur de Versailles.

Léopold Lorrain s'était retourné vers celui-ci. Devant cette affirmation, ses traits avaient laissé voir une inquiétude.

Sans s'arrêter à l'interruption du coupable, Colomban poursuivit sa terrible exposition des faits, pareille à un acte d'accusation.

—Blanche de Pengoaz, à la mort de son père, eut pour tuteur M. Hippolyte de Myriès. Le tuteur s'éprit de sa pupille au point d'en perdre la raison. Blanche était riche ; elle avait donné son amour à un jeune homme noble, qui vivait pauvrement dans un

manoir en ruines de la Bretagne, sous ce toit qui nous abrite en ce moment.

Lucien de Myriès se leva. Il était très pâle.

— Vous mentez, monsieur, — cria-t-il à Colombar de Rosmeur.

Aucune voix ne soutint la sienne, pas même celle de son père. Il jeta un morne regard autour de lui.

Autour de lui, l'assistance était pétrifiée.

Léopold Lorrain laissait pendre sa tête sur sa poitrine, avec la mine ennuyée d'un homme qui s'aperçoit qu'on l'a engagé malgré lui dans une vilaine affaire. Félix Dargenté tirait nerveusement sa moustache. Celui-là seul avait quelque cranerie. Tous les autres spectateurs, les frères Garmin eux-mêmes, semblaient plus curieux d'entendre la suite de ce réquisitoire.

Kerjan, qui les observait, pensa à part lui :

— Décidément, ces coquins là n'ont été complices qu'à moitié. Ils ne savent pas même le fin mot de l'histoire.

Colombar avait répondu à Lucien de Myriès :

— Il est encore temps pour vous de vous retirer. Votre père lui-même vous le conseillera.

Ainsi directement interpellé, M. de Myriès leva sa tête slourdée. Ses yeux eurent un regard vague ; ses lèvres bégayèrent :

— Il a raison, Lucien, tu peux te retirer.

C'était, sans qu'il y prit garde, une manière d'aveu, qui n'échappa point au beau Félix. Secouant l'apathie de son ami, il lui dit d'une voix rude :

— Allons ! Myriès, ne t'abandonne pas comme cela ! Tu ferais croire à ces gens-là que tu as peur.

Lebreton reprit, avec la conscience que la lumière se faisait peu à peu dans l'esprit de ses auditeurs.

— J'ai dit que le tuteur était follement épris de sa pupille. Celle-ci était élevée dans une maison de Paris, sous la garde d'une gouvernante et suivait des cours publics. Un jour, emporté par sa démenée, le misérable se jeta sur l'enfant et voulut lui faire violence.

L'intervention de la gouvernante sauva Blanche. Mais la terreur lui en était restée. Huit jours plus tard, elle s'enfuyait de la maison, où elle n'était plus en sûreté, et gagnait Lannion, sûre de trouver refuge sous le pauvre toit des Rosmeur.

M. de Myriès s'était levé. Il était effrayant. Dans sa face livide, ses prunelles effroyablement dilatées, brillaient comme des tisons. Il voulut parler, crier une dénégation violente. Ce qui sortit de sa gorge ne fut qu'un nouvel aveu, plus significatif que le premier :

— Comment savez-vous cela ? Qui vous a appris ces choses ?

Il était debout, l'œil hagard. Il luttait contre la vérité qui le terrassait, pareille à l'éclair qui porte la foudre. Lebreton continua.

— Blanche de Pengoaz, malgré sa fortune, n'avait pas plus d'une centaine de francs sur elle, fruit de ses économies de jeune fille. Elle prit donc le train jusqu'à Lannion, n'emportant qu'une petite valise dans laquelle, avec quelques bribes d'objets de toilette, elle avait caché les lettres de son fiancé. Ces lettres, elle les recevait en cachette. L'une d'elle tomba aux mains de son tuteur.

M. de Myriès s'était rassis. Personne ne protestait plus. La parole de Rosmeur avait la force de l'évidence, la clarté d'une démonstration.

Il poursuivit, avec la même âpreté de ton :

— Cette lettre était dénonciatrice. Le bourreau poursuivit sa victime. Il ne s'était pas écoulé vingt-quatre heures que le tuteur avait rejoint sa pupille.

Ce fut ici même au pied du coteau qu'il la rejoignit...

L'ancien magistrat s'était laissé tomber sur sa chaise, la tête entre ses mains, secoué de frissons et de spasmes.

— C'est bien cela, n'est-ce pas, Eustache Garmin ? — interrogea brusquement la voix claire d'Yves Kerjan.

Et, comme obéissant à une suggestion hypnotique, l'aîné des Garmin répondit avec l'organe sourd d'un condamné qui confesse sa faute.

— Oui, c'est bien cela.

Alors, avec une sûreté de raisonnement telle qu'on eût dit qu'ils avaient assisté tous deux à la scène du crime, le jeune comte et l'hôtelier de Saint-Efflam firent revivre aux yeux du criminel et des témoins, paralysés par l'épouvante, toutes les péripéties de l'effroyable drame.

Oui, c'était là, au pied du mamelon, qu'Hippolyte de Myriès avait retrouvé la fugitive. Afolée par la crainte, l'enfant n'avait pu ni fuir, ni crier. Comme l'oiseau fasciné par le reptile, elle était tombée au pouvoir du misérable qui la poursuivait et là, sous ces arbres, le forfait avait été consommé. Alors, redoutant son témoignage, afin de détruire toute trace de son crime, il l'avait tuée. Les morts ne parlent pas.

M. de Myriès eut encore un éclair de raison, une velléité de résistance. Il essaya de secouer l'influence qui pesait sur lui.

— C'est faux ! c'est faux ! râla-t-il d'une gorge étranglée par le paroxysme de l'angoisse. — Avec quoi l'aurais-je tuée ? On aurait trouvé des traces de meurtre sur le cadavre. On n'en a pas trouvé. Tous ceux qui l'ont examiné ont été unanimes sur ce point...

— Excepté moi, interrompit Kerjan, impitoyable. Quand on découvrit le corps à la place où on l'avait jeté, il y avait sur la tige d'ajoncs froissée par la tête de la morte qu'une goutte de sang et une autre goutte sur la nuque de la victime. Le corps avait été porté jusque-là par la chaussée étroite que forment les pierres de l'ancienne muraille du château. J'en fis la remarque au juge d'instruction qui fut d'accord avec moi, jusqu'au jour où un ordre du ministre lui enjoignit de ne plus voir clair et d'arrêter les poursuites.

M. Léopold Lorrain aurait pu élever la voix. Il n'en fit rien. Son silence équivalait à une confession publique.

Un instant les deux cousins et Kerjan se regardèrent. Ils hésitaient à pousser plus avant leur terrible justice. Sous leurs yeux les coupables, muets, terrifiés, se courbaient sous les paroles vengeresses.

On eût dit qu'ils attendaient la sentence. M. de Myriès surtout paraissait écrasé. Retombé une fois encore, il ne relevait plus la tête. Lucien seul luttait désespérément contre la funèbre certitude dont l'éclat éblouissait ses regards.

— On vient de vous dire que le corps ne portait aucune trace, cria-t-il avec un rauquement de fauve blessé.

— Et j'ai répondu, dit Kerjan, que j'avais fait remarquer aux magistrats la goutte de sang qui perlait à la nuque de la victime. On l'expliqua en disant que les épines des genêts avaient suffi à faire cette écorchure.

— Oui, — fit alors M. Lorrain, ce fut l'explication fournie alors, et elle parut plausible à tout le monde.

PIERRE MAEL.

La fin au prochain numéro

Nouveau feuilleton

Notre feuilleton va bientôt finir. Encore un numéro, et le palpitant récit du *Drame de Rosemeur* sera terminé. Comme nous avons l'intention de ne pas négliger cette partie de notre journal, nous commencerons incessamment la publication d'un court roman :

UN HÉRITAGE DANS LES AIRS

Le titre dit toute l'attraction que présentera cette œuvre. L'action en est rapide, mouvementée, et nos lecteurs le liront avec plaisir. Ce feuilleton sera suivi d'un autre, dont nous ferons connaître le titre dans quelque temps et qui surpassera tout ce que nous avons publié jusqu'à ce jour.

PRIMES GRATUITES A NOS ABONNÉS

Les anciens ou les nouveaux abonnés qui nous enverront la somme de \$3.00 pour un an d'abonnement commençant durant ce mois, auront droit à une des primes suivantes, que nous leur ferons parvenir à nos frais.

Ces primes sont réellement magnifiques et valent seules une bonne partie du prix d'abonnement. Nous faisons ces sacrifices afin de conserver et d'augmenter le nombre de nos abonnés directs.

La présente liste annule les précédentes.

OUVRAGES AMUSANTS

1.—TOURS DE PHYSIQUE AMUSANTS, illustré, 1 beau volume de 192 pages.

2.—LA CLEF DES SONGES, par Mlle Lenormand, 1 beau volume illustré de 152 pages.

3.—L'AIMABLE COMPAGNON, nouveau recueil de bons mots, de fines saillies, de réparties spirituelles, d'historiettes amusantes, etc. 1 vol. gr. in 8 de 324 pp.

HISTOIRE, SCIENCE, ETC.

4.—MONTCALM ET LE CANADA FRANÇAIS, par Ch. de Bonnechose. Ouvrage couronné par l'Académie française. Magnifique volume illustré, relié.

5.—LES MONOGRAPHIES DE PLANTES CANADIENNES, suivies de croquis champêtres et d'un calendrier de la flore de la province de Québec, par E.-Z. Massicotte ; 1 vol. gr. in 8 illustré.

6.—PETIT DICTIONNAIRE DE LA LANGUE FRANÇAISE, suivant l'orthographe de l'Académie, contenant tous les mots qui se trouvent dans son dictionnaire, avec la prononciation lorsqu'elle est irrégulière, par Hocquart. Nouvelle édition, revue avec soin, considérablement augmentée et rendue conforme à la dernière édition du dictionnaire de l'Académie, par Jos. M. Valois. 1 vol. cartonné de 636 pages.

7.—ALMANACH HACHETTE DE 1900. Cet ouvrage, comme les précédents, conserve toujours son utilité. Chaque année forme une encyclopédie illustrée, de choses nouvelles, pratiques et intéressantes, en tous temps et pour tous les âges. Il ne nous reste qu'un petit nombre d'exemplaires. 1 vol. compact, in 12.

8.—L'HYPNOTISME ET LE MAGNETISME. Ouvrage donnant tous les renseignements nécessaires pour devenir magnétiseur. 1 vol. de 160 pages.

POÉSIES

9.—CYRANO DE BERGERAC, comédie héroïque en cinq actes, en vers, par Edmond Rostand. 1 vol. de 256 pages.

10.—LES FEMMES REVEES, (poésies), par Albert Ferland. Illustrations par Geo. Delfosse.

11.—LES FLEURS DE LA POÉSIE CANADIENNE, deuxième édition, augmentée et précédée d'une préface par M. l'abbé A. Nantel. 1 vol. de 256 pages.

ROMANS

12.—UN CRIME ÉTRANGE, par le plus grand romancier anglais actuel, Conan Doyle. 1 vol. de 224 pages.

13.—LE TRESOR DE L'ILE DES FLIBUSTIERS, par Franz Hoffman, beau volume, grand in 8 de 138 pages.

14.—BERGERONNETTE, par H. du Plessac, 1 fort volume in 12 de 315 pages.

15.—LE PELERIN DE SAINTE-ANNE, roman canadien, par Pamphile Lemay, nouvelle édition, complète en un fort volume.

POUR LES DAMES

16.—PORTEMONNAIE POUR DAME, en maroquin poli avec fermoir en métal, double bourse à l'intérieur pour petite monnaie, 5 pouces de longueur sur 2½ pouces de hauteur.

17.—LA CUISINIÈRE DES FAMILLES. Contenant les recettes les plus pratiques et les plus simples pour préparer potages, viandes et poissons ; œufs et salades, légumes, marinades ; pâtisseries, gélées, fruits, sauces, crèmes, poudings, plats sucrés, conserves, breuvages divers, etc., etc., ainsi que plus sieurs conseils très utiles dans un ménage.

ARTICLES DE PIÉTÉ

18.—BEAU CRUCIFIX en aluminium avec ébène incrustée, mesurant 3½ pouces sur 2½ pouces. Les quatre bouts sont en forme de trèfle. Conserve toujours sa couleur.

19.—UN CHAPELET en perles à facettes, croix et cœur en métal blanc, plein, chaîne triangulaire, avec un étui télescope à soufflet, en cuir maroquiné.

20.—PETIT PAROISSIEN ROMAIN. Nouvelle édition. Gravure en taille douce. 1 vol. de 359 pages avec encadrement rouge. Papier fin. Petits caractères. Couverture flexible en maroquin chagriné. Tranches dorées.

Les abonnés n'ont droit qu'à une prime par abonnement.